



LE SOLEIL
ALEXANDRE DUMAS

Paris. — Imprimerie de Madame de Lacombe, rue d'Enghien, 14.

LE SOLEIL

ALEXANDRE DUMAS

PAR

Mme CLÉMENCE BADÈRE



PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ET MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

—

1855



Alexandre Dumas aime la chicane ; il ne peut vivre sans procès.

Qui aurait jamais pensé cela d'Alexandre Dumas ! Alexandre Dumas le grand littérateur , le romancier par excellence !

On me l'avait bien dit pourtant , mais je ne pouvais y croire, et j'allais bénévolement à lui.

Mais depuis un an qu'il m'a mise dans le cas de lui en faire , je suis bien obligée de me rendre à l'évidence.

Il m'a attaquée au mois d'octobre l'année dernière, dans un article qu'il a fait sur moi , et qui avait pour titre : *la Dame aux Volubilis*. Et cela , à propos d'une Nouvelle que je lui avais présentée.

Monseigneur Alexandre Dumas est plus gros que moi, et il me mange.

Il est plus gros, parce qu'il fera un plus grand nombre de volumes. Il en fera vingt, quand je n'en ferai que quatre.

Son talent est superbe !

En apparence , il en a plus que bien d'autres ; mais il ne faut pas toujours se fier aux apparences.

Nous avons des abricots très gros, en espalier, des abricots superbes ! Sont-ils meilleurs que les petits que l'on recueille en plein vent ? Au contraire, ils ont moins de saveur.

Cependant, Alexandre Dumas ne me mangera pas toujours ; il me doit une réparation, et j'entends qu'il me la donne.

Depuis plus d'un an, j'essaie de faire passer mes réponses à ses attaques, sans pouvoir l'obtenir, bien que j'aie recours aux huissiers :

Parce que, de ce côté, je rencontre encore des difficultés.

Il ne manque pas d'huissiers à Paris, et vous croyez sans doute, lecteurs, qu'il me fut facile d'en trouver un qui voulût bien sommer Alexandre Dumas d'avoir à insérer mon article dans son journal.

Détrompez-vous : cela me fut plus difficile que vous ne pensez, parce qu'on avait su gagner les huissiers.

Plusieurs refusèrent de faire droit à ma requête ; il y en eut un, entre autres, qui, après qu'il eut pris connaissance des pièces, me fit cette observation assez curieuse :

— Vous faites de l'esprit dans votre réponse ; ce n'est pas ainsi que l'on procède. Vous devez répondre froidement aux attaques d'Alexandre Dumas.

L'huissier est délicieux ! Pour ménager Alexandre Dumas, il eût fallu que je fisse sur lui un article sans sel, sans attrait.

Cependant, après maintes recherches, j'en trouvai un qui voulut bien me prêter son office.

Il fit donc sommation audit sieur Alexandre Dumas, qui refusa d'insérer. J'en fus pour les frais.

L'huissier me parla alors d'assignation, et m'envoya, à cet effet, à la recherche d'un avocat.

C'était encore plus difficile à trouver qu'un huissier.

Si j'étais à la recherche d'un avocat, messieurs les avocats, il paraît, n'étaient point, eux, à la recherche d'une cause ; car ils se montrèrent très peu empressés à prendre la mienne.

Cependant, tous convinrent qu'il y avait diffamation dans l'article d'Alexandre Dumas sur moi.

Ils convinrent aussi que ma réponse était convenable, et que je n'étais point répréhensible de ce côté.

Mais aucun ne voulut plaider ma cause.

La littérature me fait des ennemis, et ces ennemis sont adroits ; ils ont un esprit méchant ; ils connaissent bien le cœur humain, et ils agissent en conséquence.

Aujourd'hui que je suis sous leurs griffes, je comprends leurs manœuvres.

Ils m'ont déjà fait l'ennemi d'un avocat ; je vais vous dire comment :

Un jour, — il y a bien un an de cela, — je me trouvais dans une maison avec un jeune avocat, et je discutais avec lui, je ne sais plus à quel sujet, et il paraît que je l'emportai dans la discussion.

— Mon cher, lui dit quelqu'un qui se trouvait là, si vous discutez avec madame Badère, vous perdrez toujours ; on la dit très habile : elle glisse comme une anguille, et ne laisse point de prise sur elle.

— Oh ! je ne gagnerais pas toujours, dis-je ; je crois, au contraire, qu'on pourrait m'embarrasser sur plus d'un point ; cela dépendrait du sujet de la discussion.

L'avocat ne parut point fâché ce jour-là, ni de ce que je l'eusse emporté sur lui, ni de l'observation qu'on lui fit.

Mais, quelques jours après, je le rencontrai dans la même maison, et il n'était plus de même ; il paraissait mécontent de moi, et se montra très peu aimable.

Il ne me cacha point, du reste, son hostilité ; il me dit très nettement qu'il était mon ennemi, et il m'en donna des preuves.

Je présume qu'on avait excité son amour-propre en lui exagérant de beaucoup mon mérite. Il n'est pas de plus sûr moyen pour faire des ennemis à une personne que d'exagérer son mérite, et de blesser les gens qui ont été en contact avec elle.

On l'avait blessé de ce que moi, femme, je l'avais emporté sur lui dans la discussion, et il m'en voulait.

Mais il n'est pas probable que cette inimitié se soit étendue sur tous les avocats en général, d'autant que ceux qui me reçurent, se montrèrent assez bienveillants.

Cependant, je me présentai chez six ou huit avocats,

et tous trouvèrent des prétextes pour refuser de me défendre.

Il est probable que si j'eusse allongé un billet de cinq cents francs sur le bureau de l'un d'eux, celui-là se serait montré plus empressé.

Du reste, on m'a avoué depuis que quelques-uns avaient voulu voir si je pourrais gagner ma cause en la plaidant moi-même.

Et en effet, voyant qu'aucun ne voulait la plaider, je me résignai à la plaider moi-même, non pardevant le tribunal, mais bien dans le cabinet de quelques-uns de ces messieurs, et je puis dire que je l'ai gagnée plusieurs fois, et ce n'est pas tant, parce que suis habile dans la discussion, que parce que je suis dans mon bon droit.

Je me présentai chez les défenseurs d'Alexandre Dumas, et ils semblèrent prendre plaisir à discuter avec moi.

Je vais vous raconter le résultat de mes démarches auprès de ce messieurs ; ce sera en quelque sorte une petite plaidoirie de mon démêlé avec lui.

C'était au mois de juillet. J'allai chez un avocat et je lui présentai les faits que voici :

— Monsieur, lui dis-je, je fais de la littérature, et Alexandre Dumas, à ce sujet, et dès mon début, m'a attaquée dans son journal, dans les mois d'octobre et novembre derniers (1).

---

(1) Voir le *Mousquetaire* du 28 octobre jusqu'au 3 novembre 1854.

Il y en a qui prétendent que c'est un bonheur pour moi. Cependant, je puis certifier que ce bonheur-là ne me rend point heureuse, car, jusqu'à ce moment, je n'en ai retiré que des peines.

Il a dit dans un article qu'il a fait sur moi, et dont le titre était : *La Dame aux Volubilis*, que je voulais me mêler de faire de la littérature, et que je ne savais pas faire une phrase française.

En un mot, que l'art d'écrire me manquait complètement, et que mes manuscrits étaient inimprimables.

C'est une diffamation ! Il a refusé par deux fois d'insérer dans son journal ma réponse à son article, et je me vois obligée de le faire assigner.

— Madame, me répondit l'avocat, après qu'il eut examiné les pièces, Alexandre Dumas a fait une critique sur votre littérature, il ne l'a pas faite pour vous porter préjudice ; il a dit que vos manuscrits étaient inimprimables et que l'art d'écrire vous manquait complètement, parce que c'est son opinion. On ne peut empêcher les gens d'avoir une opinion, ajouta-t-il, d'un air narquois.

Celui-là ne voulait pas qu'on donnât un démenti à Alexandre Dumas.

— Sans doute, Monsieur, lui répondis-je ; cependant s'il passait aussi par la tête d'Alexandre Dumas de dire, pour remplir ses colonnes, que je n'ai pas besoin de manger pour vivre, que je suis bâtie de manière à pou-

voir me passer de pain, ira-t-on donner ordre à tous les boulangers de ne point me vendre de pain, pour ne pas donner un démenti à Alexandre Dumas, qui aurait dit que je ne savais pas en manger. Ce serait absurde !

Je veux me faire une profession de ma littérature, et il faut bien que je lui réponde et que je me défende, car il me porte préjudice plus que vous ne pensez.

Ainsi, on avait accepté dans le *Pays* et dans le *Siècle* quelques-uns de mes feuilletons, et on ne les fait pas insérer, pour ne pas donner un démenti à Alexandre Dumas qui a dit que je n'avais point de talent.

Et pourtant il est aussi évident que je sais faire un roman, comme il est vrai que je sais manger du pain : c'est donc absurde à lui d'avoir dit le contraire.

— S'il en est ainsi, Madame, me répondit l'avocat, vous avez raison, il y a diffamation, et vous êtes en droit de répondre; mais il faut le faire dans un autre journal. Vous ne pouvez obliger Alexandre Dumas d'insérer votre article dans le sien; il ne peut donner des armes contre lui, il ne peut pas se flageller.

— Pardon, Monsieur, il arrive quelquefois qu'on donne des armes contre soi ; Alexandre Dumas s'est mis dans ce cas-là : tant pis pour lui. Il m'a attaquée dans son journal, j'ai droit de répondre dans son journal, et je veux jouir de mes droits.

— Oui, mais si vous l'attaquez à votre tour, dit-il, pour m'embarrasser; si vous le diffamez...

— Quant à cela, Monsieur, il serait bien mal de le voir ainsi, car de deux choses l'une, ou j'ai droit de me défendre, ou je n'en ai pas le droit; j'en ai le droit, le Code me le donne.

Hé bien! du moment que la loi me permet de me défendre, Alexandre Dumas naturellement se trouvera froissé, en supposant même que je ne lui réponde que par un article très froid et très peu brillant.

Parce que s'il y a diffamation dans son article, avec toute la considération que je puis avoir pour monseigneur Alexandre Dumas, avec toute la déférence que je lui accorderai, c'est bien le moins, moi pauvre petite, qu'on me permette de répondre qu'il me calomnie quand il dit que je ne sais pas écrire.

Hé bien! si je le lui dis; il peut soutenir qu'il sait apprécier, qu'il n'a point calomnié, et n'a dit que la vérité.

Alors je l'attaquerai, parce que je l'accuserai d'un fait dont il ne voudra pas s'avouer coupable.

On conclura que je le diffame. Il n'y aurait donc pas de justice, il n'y en aurait qu'une fausse pour Alexandre Dumas. La justice ne peut servir les haines, n'est-ce pas, Monsieur?

— Non, Madame, la justice est impartiale.

— Alors, je dois bien certainement gagner dans cette affaire.

Il me dit aussi que dans le monde ce sont les gros qui mangent les petits...

Et parce que je lui reprocherai qu'il professe en morale son axiome, parce que je lui reprocherai qu'il me nuit et cherche à atténuer mon mérite, qu'il en est jaloux au point de vouloir l'étouffer, je serais en défaut devant la loi... Oh ! non.

Somme toute, Alexandre Dumas a attaqué ma considération comme auteur, et il me doit une réparation.

Ainsi, je me présente chez lui pour écrire dans son journal, parce que je m'en crois la capacité, et lui il me reprend et dit publiquement que l'art d'écrire me manque complètement : c'est un démenti qu'il me donne.

En outre, il me dit des injures ; il m'offre l'aumône dans son journal, il me dit enfin que je suis une folle entichée de mon mérite ; je le répète, non-seulement il me porte préjudice, mais il froisse cruellement mon amour-propre.

Si quelqu'un vous disait des injures publiquement, vous exigeriez de lui qu'il se rétractât, ou une affaire grave s'en suivrait.

— Allons, Monsieur, avouez que vous êtes vaincu ; supposez que vous êtes le défenseur d'Alexandre Dumas, vous voyez bien que vous avez perdu.

Il faut, croyez-moi, abandonner sa cause qui est mauvaise, et prendre la mienne et faire valoir mes droits.

— Mais, Madame, vous les faites assez bien valoir vous-même; et je ne puis que vous en féliciter.

— Je suis très flattée de votre éloge, Monsieur ;

néanmoins il me faut un avocat et vous voudrez bien être le bien?

— Je regrette beaucoup, Madame, d'être obligé de vous refuser, mais...

— Ce refus veut-il dire que vous donnez raison à Alexandre Dumas?

— Non, Madame, il a les plus grands torts, ce qu'il a fait n'est pas d'un galant homme.

Je me présentai chez un autre avocat.

Celui-là, pour tâcher de me convaincre qu'il n'y avait pas lieu de répondre à l'article d'Alexandre Dumas, surtout dans les termes que j'employais dans le mien, me parla, lui, en termes de jurisprudence.

C'était à peu près de l'hébreu pour moi.

— Ma foi, Monsieur, lui dis-je, vos arguments peuvent être excellents ; mais ils seraient encore meilleurs, que je tiendrais toujours le même langage.

Il est tellement manifeste qu'Alexandre Dumas est répréhensible, et que j'ai droit de répondre dans les termes que j'emploie, qu'il n'y a pas besoin de s'appesantir sur le Code. Un enfant de dix ans le comprendrait.

Comment ! parce qu'il possède un journal, il aurait le droit de me dire les choses les plus blessantes ! il aurait le droit de me couvrir de ridicule et de me rendre la risée de toute une ville pour remplir ses colonnes, ou dans le but d'amuser ses lecteurs !

Il fait plus, il cherche à atténuer mon mérite ; il peut, de cette manière, me fermer une carrière dans

laquelle je puis me faire un nom, et je n'aurais rien à répondre ! je n'aurais pas le droit de me défendre, de me justifier !...

Alors, l'avocat me parla une autre langue.

— Vous pouvez vous défendre, Madame, mais la loi ne vous permettra pas d'attaquer Alexandre Dumas à votre tour.

Voyez ! vous lui dites qu'il ne fait pas soixante volumes par an.

Et l'avocat, en disant cela, se mit à sourire; et moi j'en fis autant ; car tout le monde sait très bien qu'Alexandre Dumas ne fait pas soixante volumes par an, quoiqu'il nous l'ait dit dans son journal ; parce qu'il est aussi impossible à l'homme de produire soixante volumes par an, qu'il lui est impossible d'aller au ciel décrocher le soleil.

— Sans doute, Monsieur, répondis-je, ce sont des vérités cela, et je ne puis être en défaut devant la loi, de dire des vérités sur lui, quand il ne dit que des mensonges sur moi.

— C'est juste !

— D'un autre côté, s'il dit son opinion sur moi, on me permettra bien de dire la mienne sur lui.

Son opinion est que je n'ai point de talent ; la mienne est qu'on lui en accorde plus qu'il n'en a réellement.

Je le dis non pour l'attaquer, mais bien pour me justifier ; car, de cette manière, je démontre qu'il peut se tromper dans son jugement.

Bien plus, en me disant que je n'ai point de talent, il m'oblige, en quelque sorte, à lui répondre qu'il n'en a pas lui-même, puisqu'il ne sait pas apprécier celui des autres.

Il veut tuer mon mérite, il faut bien que je le défende ; tant pis pour lui si, en le défendant, le sien en souffre.

Je tâcherai de le couler avant qu'il ne me coule !

Un individu se poserait votre ennemi; il vous dirait hardiment qu'il peut, par son influence, vous nuire ; qu'il peut, enfin, vous empêcher d'exercer votre profession, et qu'il le fera. Est-ce que vous garderiez des ménagements avec lui ? Non, certes ; vous lui diriez nettement ce que vous avez sur le cœur, vous défendriez vigoureusement vos intérêts, et, en les défendant, il n'est pas bien certain que vous ne nuirez pas à votre agresseur, que vous ne froisserez pas son amour-propre ; vous lui porterez des coups nécessairement, et ce serait la conséquence de son action, car, en lui exposant ses torts, vous ne pourriez faire autrement que de démontrer aux gens que sa conduite n'est pas celle d'un honnête homme.

— Vous avez raison, Madame.

Je continuai mes excursions, et j'allai frapper à une autre porte.

L'avocat qui me reçut, après qu'il eut, comme l'autre, pris connaissance de l'affaire, voulut aussi me faire entendre que j'attaquais Alexandre Dumas.

— Je n'attaque point Alexandre Dumas, lui répon-

dis-je en me déconcertant un peu, parce que celui-là jouait bien son rôle de partie adverse; il avait une manière toute particulière de m'embarrasser; je me défends.... je réponds...

Je ne pouvais parler; l'avocat m'en empêchait.

Cependant, je repris de l'assurance.

— Permettez-moi d'achever, Monsieur, lui dis-je; je réponds à ses attaques et rien de plus; si, dans ma réponse, il se trouve froissé, c'est la conséquence de son action. Pourquoi m'a-t-il provoquée?

Si quelqu'un vous allongeait un revers de main sur la joue, est-ce que vous seriez en contravention devant la loi de le lui rendre?

Il suffit que je ne dépasse point les limites prescrites par le Code, et vous ne pouvez me démontrer que je suis en défaut.

Je lui dis des choses mordantes, c'est vrai; mais c'est lui qui est l'agresseur.

Quand on est provoqué en duel, on n'est pas tenu dans ce duel à parer les coups seulement; on est bien libre d'en porter à son tour.

— Le duel est illégal, et ce n'est pas à comparer.

— Pardon, il y a quelque rapport. Attaquer quelqu'un dans un journal est illégal aussi, et, ma foi, quand on est engagé il faut riposter comme dans le duel.

Et il faut même que je riposte bien, car si je ne me relève qu'à demi, il en sera quitte pour recommencer ses railleries et ses humiliations.

Si je ne fais pas un article qui ait quelque mérite, il

sera en droit de reprendre à ses lecteurs qu'il avait raison de dire que je n'ai pas de talent.

Il vaut mieux que je lui ferme la bouche d'une fois, et je le fais sans lui dire d'injures, car je réponds aux siennes en lui disant qu'il est un soleil à soixante rayons.

L'avocat fit un signe d'approbation. Cependant il voulut voir encore s'il parviendrait à m'embarrasser.

— Pardon, Madame, me dit-il, mon opinion est que vous attaquez Alexandre Dumas.

— Cela, Monsieur, ne certifie pas que vous avez gagné.

— Non, sans doute.

— Car, si votre opinion était aussi qu'il fait nuit dans ce moment que le soleil luit, je ne pourrais vous empêcher de l'avoir, mais il n'en est pas moins vrai qu'il fait jour.

— Est-ce que vous donnez raison à Alexandre Dumas, Monsieur? lui demandai-je.

— Non, Madame, personne ne peut l'approuver.

— Pourquoi donc m'en veut-il ainsi?

— C'est probablement parce que vous avez du talent.

— C'est bien mal, n'est-il pas vrai, Monsieur ?

— Il est certain que ce n'est pas bien.

— Vous voyez bien alors que ma réponse est convenable.

— J'admets qu'elle le soit, mais il eût fallu la faire immédiatement.

— Je l'avais faite aussi, Monsieur, quelques jours après qu'il eut publié son article, Alexandre Dumas avait chez lui ma réponse, et il ne l'a pas fait insérer.

— Il fallait le forcer par huissier.

— Je l'ai voulu, mais l'huissier m'en a détournée...

— Il ne fallait pas l'écouter ; vous êtes restée trop longtemps sous le coup de cette diffamation.

— C'est bien pour cela qu'il faut que j'en sorte au plus vite.

— Vous avez laissé refroidir la querelle.

— Il est certain qu'il eût mieux valu répondre sur le coup; mais un article dans un journal ne se rend pas aussi promptement qu'un revers de main sur la joue. Et puis, j'avais répondu; mais, comme je vous le dis, je me suis adressée à un huissier qui m'a trompée. Si un malade s'adresse à un médecin qui entretient son mal plutôt que de le guérir, il ne peut en changer que lorsqu'il s'en aperçoit

— Oui, mais s'il attend que le mal soit incurable, me dit-il en souriant.

— Pardon, je ne suis point trop malade et je puis guérir. Regardez le Code, je suis toujours en droit de répondre. Je puis enfin me réhabiliter et prouver aux lecteurs qu'Alexandre Dumas s'est trompé dans son opinion, ou qu'il y a eu malveillance de sa part, quand il a dit que l'art d'écrire me manquait complètement.

— Vous avez raison, Madame, je m'avoue vaincu !

Cependant, comme je ne puis plaider moi-même au tribunal, je finis par trouver un avocat qui ne refusa point de défendre mes droits, comptant bien, disait-il,

gagner ma cause; mais il y eut d'autres empêchements, d'autres difficultés.

Il me fallait telle procuration, telle autorisation, etc.

Fatiguée de mes pérégrinations dans le monde des avocats, je pris congé avec quelques formes polies, je remportai mes pièces et je leur dis adieu.

Voilà, lecteurs, où j'en suis de mon procès avec Alexandre Dumas; je n'en suis encore qu'aux sommations, bien que cela dure depuis un an.

C'est l'huissier qui me donna l'adresse des avocats chez lesquels je me présentai, et je crois que huissiers et avocats s'entendent pour que cette affaire traîne et devienne interminable,

Une femme seule est fort à plaindre.

Cependant, je ne renonce pas à l'assignation, la justice ne peut refuser de me protéger; je veux une réparation et jouir de mes droits.

J'ignore encore si ma réponse paraîtra dans le *Mousquetaire*. En attendant cette délibération, je la fais paraître en brochure.

Lisez ci-après.

LE SOLEIL
ALEXANDRE DUMAS

Mes réponses aux attaques d'Alexandre Dumas viennent un peu tard; ce n'est pas ma faute, c'est celle des circonstances.

Mais un déjeuner pour être mangé froid n'en est pas moins bon.

On a pu remarquer que j'ai apporté tout le conciliant possible dans mon petit démêlé avec lui.

On sait qu'au mois d'octobre, l'année dernière, Alexandre Dumas avait retouché contre ma volonté une nouvelle de moi, ayant pour titre : *Le Camélia et le Volubilis,* qu'il avait acceptée pour publier dans son *Mousquetaire.* Il en changea aussi le titre pour celui-ci : *Les Aventures d'un Volubilis.*

C'est alors que, lui ayant fait mes réclamations, il m'attaqua dans son journal.

Si cette nouvelle a été insérée par huissier au mois de novembre, un mois après, c'est certes lui qui l'a voulu, car je lui ai écrit auparavant plusieurs lettres pour le prier de ne point me pousser à cette extrémité (1).

---

(1) Ces lettres sont à la fin de la brochure.

Et depuis cette époque je n'ai pu obtenir de faire insérer à l'amiable mes réponses à ses attaques, bien qu'elles fussent écrites en termes très doux.

Je faisais patte de velours quand je pouvais montrer les ongles.

Mais lui, sans tenir compte de mes procédés, me fait la vie dure.

La carrière des lettres ne m'est point ouverte ; je le flattais, mais c'est comme le renard, c'était pour avoir un journal, et comme je n'ai rien obtenu, j'aime mieux changer de système.

Mes affaires, en littérature, vont très mal, je ne marche que sous les auspices d'Alexandre Dumas et compagnie, et il paraît que ces auspices-là ne me sont point favorables, car je n'avance guère.

Tous ces messieurs se font mes ennemis.

Alexandre Dumas m'a attaquée et il ne me permet pas de me défendre; il faut que j'aie recours à l'huissier.

Il consent à attaquer pourvu qu'on ne se défende pas.

Voyez-vous deux duellistes: l'un dit à l'autre: Je consens à me battre, mais c'est à la condition qu'il n'y aura qu'une épée pour deux, et c'est moi qui la tiendrai.

L'épée, entre nous, c'est son journal, et Alexandre Dumas le tient et il ne le met point à ma disposition.

Voilà pourtant comme il est brave avec moi l'Alexandre de la littérature, cet adversaire haut en griffe et si redoutable.

— Allons, Monsieur Dumas, avouez que vous trou-

viez mon volubilis trop brillant: vous avez voulu lui ôter de son éclat.

Et puis, à cause de cet éclat, vous m'en voulez, et vous m'avez dit des choses très mordantes.

Vous me donneriez de l'orgueil, si j'étais susceptible d'en avoir, car vous exagérez mon mérite; vous me faites plus grande que je ne le suis en réalité.

Vous et les autres grands littérateurs, vous mettez obstacle à mon entrée dans les lettres. Ce serait à faire croire que vous me redoutez.

D'abord, ne sachant comment me tromper et me faire languir, vous voudriez me faire entendre que tout est chance en littérature.

Je ne crois point à la fatalité, je l'ai déjà dit.

Ce sont mes ennemis qui tiennent ce propos et font eux-mêmes la chance.

Dieu est bon, il a mis un soleil au-dessus de nous, et il l'a mis assez haut pour que tout le monde en jouisse.

S'il n'y avait que Dieu qui se mêlât de vos affaires, elles iraient toujours bien.

Ce n'est point la chance qui fait réussir, c'est le talent.

Un individu, je suppose, possède une maison modeste, elle n'a qu'un étage quand celles de ses voisins en ont six.

Peu à peu la fortune de cet homme s'accroît, et il lui prend fantaisie d'embellir sa maison et de l'augmenter de quelques étages.

Maintenant si la société s'opposait à ce qu'il exécu-

tât son projet, quoiqu'il eût le moyen de payer ses ouvriers et qu'il n'empiétât point sur la propriété d'autrui, faudrait-il y voir de la chance? On n'y verrait que de l'injustice.

D'ailleurs, on ne le pourrait pas, parce que le Code est là! — Eh! bien, est-ce que le Code n'est pas là aussi pour les littérateurs.

Si mes ouvrages ne sont point contre la morale et peuvent plaire au public, on ne doit pas m'empêcher de les mettre au jour.

Un auteur, je suppose, n'aura que sa plume pour vivre, et parce que cet auteur ne présentera que des chefs-d'œuvre, faudra-t-il le laisser mourir de faim, ou lui dira-t-on de faire un autre métier?

Et s'il ne sait point faire autre chose, faudra-t-il alors qu'il prenne une hotte et qu'il se fasse chiffonnier?

Voyez-vous Lamartine, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Eugène Sue, Paul Féval, etc., etc., s'ils n'eussent eu aucun patrimoine et qu'on n'eût point voulu mettre au jour leurs écrits...

— Allons, bon, voilà que je divague!

— Eh! bien, alors, si je divague nous sommes d'accord, et nous concluons ainsi :

L'homme fera bâtir sa maison, s'il a l'argent pour payer matériaux et ouvriers.

Et l'homme comme la femme pourra mettre au jour de bons livres, s'il a le génie et le talent d'en faire.

D'abord il a tout naturellement de la chance, puis-

qu'il a celle d'avoir du talent ; et faut-il, par les persécutions dont on l'accable, lui faire regretter de l'avoir et faire de sa bonne chance un affreux malheur ?

La femme qui aspire à la littérature et qui offre à plusieurs quelque rivalité, doit-elle exciter des haines au point qu'on sera cruel envers elle, plus qu'on ne le serait envers un animal ?

Car, vous auriez sous la main un petit oiseau, auriez-vous la cruauté, parce qu'il chante, de lui faire endurer tous les jours un supplice, comme de lui enlever une à une ses plumes ?

Chaque plume que vous lui enlevez est pour lui une douleur; mais les plumes repoussent, la première que vous lui avez arrachée est déjà repoussée que vous n'avez pas arraché la dernière, et, la douleur calmée, il reprend son chant.

Vous voudriez aussi, à force de douleurs et de déceptions, m'enlever une à une mes illusions, comme vous enleveriez les plumes de l'oiseau, car vous croyez par là m'ôter le goût et le moyen d'écrire.

Mais les idées repoussent comme les plumes de l'oiseau ; vous ne m'enlevez rien, vous me faites souffrir et rien de plus.

Je ne vous ai point demandé votre critique, monsieur Dumas, pas plus que je vous demande vos éloges.

Sachez donc, du reste, qu'il n'y aura rien qui pourra adoucir toute l'amertume dont mon cœur est rempli, rien qui fera oublier toutes les humiliations qu'on m'a

fait subir, toutes les souffrances qu'il m'a fallu endurer depuis plus de deux ans.

Quant à notre discussion littéraire, j'avoue que vous avez plus de connaissances que moi ; vous êtes plus instruit, votre plume est aussi plus exercée , vous avez d'abord toute liberté de l'exercer et de la produire.

Mais quant à l'art décrire, je le possède autant que vous, bien que vous ayez dit dans votre journal que l'art d'écrire me manquait complètement et que mes manuscrits étaient inimprimables, ce qui est une bonne petite diffamation.

Vous êtes un habile littérateur, je ne veux point le contester, vos romans ont plus d'importance que les miens, dans ce sens qu'ils embrassent un sujet plus vaste, plus étendu. Mais aussi vous avez des collaborateurs en conséquence, vous allongez, vous brodez, dit-on, au superlatif. C'est possible !

Pour moi, j'aime assez à resserrer, diminuer, je ne tire point à la page pour parler en style de journaliste.

Pourvu qu'il y ait, dans les écrits, les accessoires, tout juste ce qu'il en faut, pour donner de la fraîcheur et de la grâce au récit, cela doit suffire.

Mes romans ne sont nullement à comparer aux vôtres ; ils sont d'abord plus courts , et je tâcherai de ne point trop les augmenter.

Il y a des chefs-d'œuvre en vingt, vingt-cinq volumes, nous le savons.

Mais il n'est pas toujours besoin de faire vingt volu-

mes pour plaire. On plaît tout autant avec deux et quatre volumes, et quelquefois mieux, car c'est moins long à lire.

Écoutez donc, vous attaquez ma littérature, et je défends ma littérature ; vous m'empêchez de la mettre au jour.

Vous êtes un ennemi juré , c'est évident ; si vous n'en étiez pas un, loin de me nuire vous m'aideriez.

Je sais bien que quelques personnes ne manqueront pas de me taxer d'orgueil et de fatuité, de parler ainsi de moi.

Mais si l'on veut considérer ma position, vis-à-vis des auteurs, on comprendra que je suis obligée de le faire.

Si j'avais une fortune, et qu'il me plût de mettre au jour mes écrits, je les ferais imprimer à mes frais, et, sans en parler, je laisserais le public en être juge.

Mais, comme ils ne peuvent être imprimés qu'autant qu'on y mettra de la bonne volonté, et que j'ai besoin de ma plume pour vivre, je dois soutenir hautement que je sais écrire.

Si, par exemple, quelques-uns de ces messieurs eussent bien voulu par leur influence me donner accès auprès des éditeurs et des journalistes;

Si, enfin, on n'eût point parlé de ma littérature d'une manière défavorable, je serais modeste.

Mais comme je n'ai point d'amis parmi les gens de lettres, sans cependant avoir démérité d'en avoir ; comme loin de m'obliger, on met des obstacles sur ma

route, et qu'on fait tout pour atténuer mon mérite, il faut bien que je le défende ; car, en le faisant, ce sont mes intérêts que je défends.

Vous avez du talent, monsieur Dumas, vous en avez, mon Dieu, on ne vous le conteste point, mais il ne faut pas non plus contester celui des autres.

J'arrive un beau jour de ma province : je ne m'occupe ni de Pierre, ni de Paul, ni de Jacques, ni de Jean, ni même d'Alexandre Dumas, je m'occupe de faire des romans et de les placer.

Mais voilà que tout à coup et sans m'en douter, mes écrits offusquent le grand littérateur, et par cette raison je me trouve son ennemie.

Et par cette raison aussi je ne place rien.

Si du moins j'avais comme lui le bonheur de posséder un journal.

Est-il heureux, ce monsieur Dumas, d'avoir son *Mousquetaire !* il se caresse, il se dorlotte dans ses colonnes, il *s'alouse*, il se félicite, il se mire et s'admire dans sa propriété.

Il se donnera bien un petit coup de griffe par-ci par-là, mais il se rendra bien vite trois caresses en échange.

Est-il sybarite !

On m'avait dit que, pour entrer dans la littérature, il fallait plaire aux gens de lettres.

Ah ! ce serait bien mon temps perdu, bon Dieu, que de le tenter.

On n'est point aimable avec moi, on en est à cent

lieues, d'être aimable, et ce serait bien là le moindre de mes soucis, si on ne me faisait pas de méchancetés.

M. Alexandre Dumas a un cœur excellent, il nous l'a dit maintes et maintes fois, mais son cœur a des ailes, et quand il s'agit d'une femme assez téméraire pour oser rivaliser de talent avec lui, bonsoir! son cœur s'envole, il n'y a plus rien.

— A propos, monsieur Dumas, on m'avait dit que vous étiez noir, moi, je vous ai vu gris.

Du reste, vous êtes bel homme. Ce fut là, en vous voyant, le sujet de ma réflexion avec un point d'admiration : Oh ! le bel homme !

Oui, mais si bel homme que vous soyez, je ne suis point venue à Paris pour admirer M. Dumas ou autre littérateur aussi bel homme, j'y suis venue pour faire des romans.

Vous me trouvez peu modeste, mon cher monsieur, vous me l'avez très nettement dit dans vos causeries du mois d'octobre.

Cependant, je ne suis pas non plus si infatuée de mon mérite, car j'ai bien écrit huit ans sous l'anonyme et sans penser à me faire imprimer.

Il y a plus de six ans que j'ai écrit *les Malheurs d'une Rose et la Mort d'un Papillon*, qui a paru dans la *Gazette des Dames*, et ensuite dans *le Voleur*, et qui se vend aujourd'hui chez M. Dentu, au Palais-Royal ; il y a plus de quatre ans que j'ai écrit *le Camélia et le Volubilis*, qui se vend également chez M. Dentu, et c'est depuis deux ans

seulement que j'essaie de faire imprimer mes ouvrages.

C'est de la modestie, j'espère, vous n'en auriez pas tant, j'en suis persuadée.

Vous dites, Messieurs, que je suis un âne, j'ai en effet très peu appris.

Mais sachez donc, et vous le savez bien du reste, que c'est cet âne-là qui vous a montré à faire parler les fleurs.

Car les fleurs animées, illustrées par Granville, n'ont paru que depuis que j'ai fait *les Malheurs d'une Rose et la Mort d'un Papillon;* que depuis que j'ai fait : *Un Monde dans un presse-papier, les Douleurs d'une Violette, le Camélia et le Volubilis*, etc.

Bien que ces ouvrages n'aient pas été imprimés à l'époque où je les ai écrits, ils n'en ont pas moins été connus de quelques littérateurs.

Le monde des fleurs animées, c'est moi qui l'ai créé, il ne faut pas s'y méprendre.

Et parce que je l'ai créé, on me laisse dans le néant.

Et parce que je serais moins instruite que vous, il faut en conclure que je ne sais ni écrire, ni faire un roman.

Vous commandez, je suppose, un habit à votre tailleur; quand il est fait, le tailleur vous l'apporte, il vous l'essaie et votre habit vous va admirablement. La couture, la coupe, la forme, tout est irréprochable.

Ce tailleur-là est un tailleur habile.

Il vous dit que le drap est d'Elbeuf ; maintenant s'il

vous plaisait de le questionner et de lui demander où est située cette ville.

Eh bien! si le pauvre diable ne sait pas vous répondre qu'Elbeuf est une ville de Normandie, lui rendrez-vous son habit en lui disant :

— Hé! mon cher, si vous ne savez pas votre géographie, vous êtes un âne et vous ne savez pas faire un habit. Ce serait délicieux!

Y a-t-il besoin également de connaître à fond l'histoire et la géographie, pour faire parler les fleurs et les insectes, et pour écrire un roman?

Pourvu que je ne fasse point de boulettes, c'est tout ce qu'il faut. Cependant, je suis beaucoup moins ignorante que vous voudriez bien le dire; et il paraît aussi que je sais écrire, demandez à M. Frélé. — Qu'est-ce que M. Frélé? c'est un de mes plus grands ennemis. — Je crois bien un ennemi de cinq pieds huit pouces : j'espère que c'est formidable et imposant pour une femme.

Un jour ce savant par excellence, croyant me faire une grosse noirceur au sujet de ma littérature, tomba lui-même dans le piége qu'il me tendait.

Ce monsieur est un grand érudit et qui fait le métier de censeur.

Pendant près d'un an, il m'a poursuivie de son inimitié littéraire, scientifique et philosophique.

C'est un envoyé des grands littérateurs pour me couler.

Il a tâché de persuader aux gens que je ne savais pas

écrire, et un jour qu'il poursuivait sa tâche et continuait son rôle de critique excentrique, je coulai, sinon la censure, du moins le censeur.

Il était question du *Camélia et du Volubilis*, que je lui avais donné à lire avant que je ne l'eusse corrigé.

Nous discutions sur cette phrase du commencement : — Tiens Félix, dit Marie à son frère qui s'amusait à sauter par dessus la bêche du jardinier *qui était tombée* en travers de l'allée pendant que celui-ci prenait son repas, etc.

Le censeur prétend que cette phrase est incorrecte et qu'il y a amphibologie, parce qu'on ne sait pas si c'est la bêche qui est tombée en travers de l'allée, ou le jardinier.

C'est excellent !

Alors je fis immédiatement une autre phrase construite de la même manière, je l'écrivis, et avant de la lui montrer, je lui dis :

— Tenez, en voilà une que j'ai prise dans un roman de Balzac, l'un des plus grands écrivains de notre siècle, il me semble qu'elle est construite comme la mienne, — voyez plutôt : — « Monsieur Wilmen ramassa le gant de » Monsieur Casana *qui était* tombé sur le tapis aux pieds » de la marquise. »

— Que vous en semble ?

— Comment, ce qu'il m'en semble, s'écrie aussitôt le délicieux M. Frélé, parbleu, je crois bien, cette phrase sent son Balzac, on le reconnaît immédiatement; il n'y

a pas de comparaison à établir avec la vôtre : c'est clair, c'est net, on voit bien tout de suite que c'est le gant qui est tombé aux pieds de la marquise.

— Cependant, dis-je, on pourrait croire aussi que c'est monsieur Casana, car un monsieur peut tomber aux pieds d'une dame, c'est même plus vraisemblable qu'un enfant qui saute pardessus un jardinier *tombée* en travers d'une allée, surtout pendant que ce jardinier prend son repas.

La littérature me fait beaucoup d'ennemis.

Eh bien, pourrez-vous le croire ? on est tellement acharné après moi, que malgré ce que je venais de dire, tous ceux qui se trouvaient là soutinrent que M. Frélé avait raison, que ma phrase était incorrecte, et que celle également de moi, mais signée Balzac, était correcte. Il est vrai de dire que ceux qui soutinrent cela sont très peu lettrés.

Alors quand M. Frélé eut bien convaincu tout son monde, je m'approchai de lui :

— C'est ainsi, lui dis-je, que vous jugez des phrases et que vous les analysez : délicieux censeur que vous faites, je m'aperçois que vous êtes très fort.

Sachez donc que vous voilà pincé, car ces deux phrases sont de moi.

A votre avis je faisais tout à l'heure de la littérature de cuisinière, et maintenant vous me mettez à la hauteur de Balzac.

Cela fera compensation pour les jours où vous me déchirez mal à propos,

Le censeur retomba sur son siége ; honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Quant à moi, je me retirai en murmurant une invocation à Balzac.

— Pardon, ô Balzac ! me disais-je !

Car je venais d'écorcher un peu la littérature dans la phrase que je me permettais de signer de son nom, ainsi que dans l'autre signée de moi; il y avait un défaut et M. Frélé ne le voyait pas.

Ces deux mots *qui était* devaient être supprimés, mais il n'y avait nullement amphibologie.

C'était une chance que je courais. Si le *frélon* est finaud, pensais-je, il contestera de suite que la phrase est de Balzac ; s'il ne s'en aperçoit pas, c'est qu'il tombe dans mes panneaux, et le censeur est coulé.

Aussi, depuis ce temps, je n'ai plus entendu parler de lui.

Une autre fois, j'en pris encore un d'une autre manière. C'était une véritable chasse aux censeurs.

J'écrivis de ma propre main quelques pages que je puisai dans un roman d'Alexandre Dumas, je les signai de mon nom, et je les lui mis sous les yeux.

Le censeur ne trouva rien à son gré ; il critiqua, il censura et fut bien près de condamner tout.

Notez que celui-là était un enthousiaste d'Alexandre Dumas.

Et quand je lui mis sous les yeux le volume où j'avais pris ces pages, il se mordit les doigts et resta tout penaud.

Un autre jour, ce fut quelques pages de moi que je signai d'un auteur célèbre, et que l'on trouva parfaitement écrites.

J'en passe et des meilleures... voilà comme les censeurs sont amusants et gracieux avec moi... Hélas ! oui.

Il est vrai que peu de temps après je fus dédommagée par quelque chose de beaucoup plus aimable.

Je reçus une lettre anonyme ainsi conçue :

« Madame,

» Je vous plains, vous avez du talent et de l'esprit trop pour une femme, cela vous est nuisible.

» J'ignore si vous réussirez en littérature, quant à moi je m'y oppose.

» Les chefs-d'œuvre pour débuter en littérature sont difficiles à placer, surtout quand ils émanent de la plume d'une femme

» Si ce n'était que médiocre, il y a longtemps déjà qu'on aurait agréé vos écrits, mais vous avez un talent hors ligne, si bien que quelques littérateurs se voyant sur le point d'être éclipsés par vous s'en trouvent excessivement offensés et mettent des bâtons dans vos roues.

» Vous avez présenté des ouvrages qui passeront à la postérité.

» Il y a des tours de force si habilement exécutés

qu'ils n'ont point l'air d'en être, et vos fleurs sont de ceux-là.

» C'est tellement bien exprimé, l'image en est si bien rendue et si frappante, qu'on serait tenté de croire que vos fleurs sont vivantes et qu'elles ressentent réellement.

» Outre cela, ces ouvrages si frais et si gracieux, si roses et qui paraissent si légers, ont cependant un fonds solide d'idées saines et morales, autant que dans les fables de La Fontaine.

» Le sujet en est même plus gracieux. L'idée aussi en est heureuse et très originale.

» Chaque auteur a telle ou telle qualité, mais vous, vous les avez toutes réunies.

» Les idées arrivent sous votre plume sans effort.

» Dans vos écrits, il y a l'imagination et l'esprit, l'expression énergique, l'idée grande et sublime, la pensée profonde et philosophique de l'homme unie à la pensée fine et délicate de la femme.

» Vous avez surtout un esprit satirique qu'aucune femme ne peut égaler, et que bien des hommes envient.

» Bien que votre plume ne soit pas toujours correcte, vous rivalisez avec les grands auteurs.

» Je le répète, vous êtes fort à plaindre, je ne sais ce qui vous est réservé, mais on vous fera souffrir, on commettra des bassesses, des lâchetés pour vous faire renoncer à la littérature.

» Si vous m'en croyez vous ferez mieux d'y renoncer,

c'est obligeamment que je vous le dis, et pour que vous ne puissiez montrer cette lettre, je la parsème d'injures et d'obscénités.

» Anonyme. »

En effet je l'ai épurée de ces belles choses. Admettons maintenant que l'anonyme exagère mon mérite sur plusieurs points, et admettons aussi qu'il soit exact quand il dit que ma plume est incorrecte.

Cependant M. Alexandre Dumas, qui se croit très correct et qui critique si bien la construction de mes phrases dans mes lettres, pourrait bien à ce compte n'être pas irréprochable.

J'en citerai une de lui qui se trouve précisément dans le même numéro que *le Camélia et le Volubilis* le vrai, celui inséré par huissier.

On peut voir *le Mousquetaire* du 17 novembre 1854 dans sa critique sur *l'Œdipe de Voltaire*, en haut de la deuxième page; voici cette phrase:

« C'est cela *qui* fait *que* Philoctète, *qui* désire un instant » auparavant *que* Dimas lui laisse le soin de ses des- » tins affreux, et *qui* un instant a senti un espoir sédui- » sant se réveiller dans son cœur, c'est cela *qui* fait *que* » Philoctète reçoit si philosophiquement la nouvelle du » mariage de Jocaste avec Œdipe! »

Qu'en dites-vous? lecteurs. — N'est-ce pas qu'elle est bonne! — Il y a du sel. Oui, mais Alexandre Dumas nous l'a encore assaisonnée d'autre chose. — Aimez-vous les *qui* et les *que*, il en a mis partout.

Un épicier serait jaloux de cette phrase-là !

On se rappelle qu'Alexandre Dumas avait dit au mois d'octobre qu'il ferait insérer ma nouvelle avec toutes ses fautes, et qu'il les ferait mettre en lettres italiques pour les faire ressortir.

Le lecteur, mon cher Monsieur, a très bien vu qu'il n'y a rien à refaire dans mon *Camélia* et mon *Volubilis*, c'est vous qui, pour simuler des fautes, avez fait abus de l'italique.

Vous faites comme Guillaume (1), vous êtes vexé d'avoir tort, et vous voulez avoir raison quand même.

Votre italique, c'est de la poudre jetée aux yeux.

Tout bien considéré, je ne suis pas sans mérite, ma littérature appartient à la fois à l'homme et à la femme, ce n'est pas moi qui le dit, c'est l'anonyme.

A son compte, je serais un génie hermaphrodite, et à cause de cela, Alexandre Dumas se fait des fantômes, il veut me voir un géant quand je me fais atôme!

La peur le talonne, ce cher Monsieur, il craint d'être éclipsé ; j'avoue que ce serait vexant d'être supplanté par une femme, mais ne tremblez pas ainsi, monsieur Dumas.

Qu'est-ce qui peut éclipser le soleil, ça ne peut être que la lune, et l'éclipse sera de courte durée?

J'ai beau lui dire cela, moi, mais Alexandre Dumas veut me voir un soleil; et par cette raison il a une lo-

(1) Dans *le Camélia et le Volubilis.*

gique délicieuse et concluante : — Le soleil est du masculin, se dit-il.

Or, comme il tient beaucoup à la pureté de la langue, il ne veut pas que ce substantif dégénère en femme; et s'il met ainsi des bâtons dans mes roues, c'est tout naïvement pour l'amour de sa langue ; je vous le dis, il est délicieusement Gascon !

Alexandre Dumas a du talent sans contredit. La littérature, c'est Alexandre Dumas.

Seulement il est un peu despote, il veut jouir et briller aux dépens des autres, il empiète sur la gloire d'autrui.

Tous les cabinets de lecture sont remplis de lui.

De qui donc est-ce ce roman-là ?— C'est d'Alexandre Dumas.

— Et celui-là ? — D'Alexandre Dumas.

— Et cet autre sous presse ?— D'Alexandre Dumas.

— Qui donc écrit dans *le Siècle*, dans *le Constitutionnel*, dans *le Pays*?...

— Alexandre Dumas, — Alexandre Dumas.

Alexandre Dumas, c'est le marquis de Carabas de la littérature.

Ah ! dame ! il brille. — Parbleu ! je crois bien, puisque c'est le **Soleil**.

Mais le **Soleil**, pour briller, lance ses rayons.

Or, les rayons du **Soleil Alexandre Dumas**, ce sont ses collaborateurs, et il n'en manque pas, il en a soixante, dit-on !

Alexandre Dumas est un **Soleil** à soixante rayons ! — J'espère que c'est resplendissant ! Aussi, on est ébloui : c'est au point qu'on ne pourra bientôt plus le lire.

Notre cher littérateur sait trop bien que les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Or, soixante talents réunis, d'autres disent trente-six, il paraît qu'il n'a que trente-six collaborateurs, va pour trente-six, c'est encore joli, trente-six talents réunis en font un gros ; aussi **Alexandre Dumas** est un colosse, tout le monde le dit, et moi aussi, car je l'ai vu.

D'une grange, d'un grenier, on peut en faire un édifice charmant, un temple délicieux, si bon nombre d'ouvriers et artistes, tels qu'architectes, sculpteurs, peintres et décorateurs y apportent chacun leur industrie et leur talent.

Pour moi, j'aime mieux bâtir seule un roman, et en être à moi seule l'architecte, le sculpteur, le peintre et le décorateur : chacun son goût.

— Voilà une petite femme qui s'ignore, vous disiez-vous, monsieur Dumas, le jour où j'eus l'honneur de vous présenter *le Camélia et le Volubilis*.

Je lui ferai entendre qu'elle ne sait pas écrire, et que ses ouvrages ne valent rien ; elle ne pourra manquer de s'en prendre à mon jugement, moi, le **Grand Alexandre**.

Et vous vous rengorgiez dans vos trois mentons et

dans votre gloire d'emprunt... Oh! oui, d'emprunt, un petit peu, mon cher Monsieur! Allons donc! est-ce que nous ne savons pas bien que vous empruntez des idées, quand vous ne pouvez pas les payer.

Il a voulu me corriger, ce cher monsieur Dumas, mais je ris sous cape, moi, et je me dis que, s'il y a quelqu'un de corrigé, c'est bien un peu lui.

A son avis, j'écris fort mal. Cependant, si griffonneuse que je sois, toujours est-il qu'il a peur de mes griffes, puisqu'il ne me permet pas de les allonger : il enchaîne ma plume.

Il faut que j'aie recours à l'huissier, comprenez-vous? Ecrire mes feuilletons sur papier timbré, c'est un luxe que je ne peux pas me donner tous les jours. Et puis, pauvres petites fleurs! les voyez-vous couchées sur papier timbré, dans une étude d'huissier, parmi des assignations et des procédures! Ah! monsieur Dumas, *vous me paierez cela*! je vengerai mes fleurs!

Dans le firmament bleu, il y a beaucoup d'étoiles, mais il n'y a qu'un soleil.

Dans le ciel littéraire, il ne manque pas d'étoiles non plus, mais il y a plusieurs soleils, et Alexandre Dumas en est un des plus brillants.

Je dois dire que j'ai très peu lu, et par conséquent, je n'ai jamais cherché à imiter aucun auteur.

Je n'ai jamais pris non plus les idées de personne, on aurait bien plutôt pris les miennes, puisque j'ai

écrit huit ans sous l'anonyme; les écrits anonymes ne sont pas respectés, à plus forte raison quand ils ne sont pas imprimés.

J'ai lu un ou deux ouvrages de Victor Hugo, quelques poésies de Lamartine; j'ai lu un peu Alexandre Dumas, Eugène Sue, Louis Desnoyers, Paul Féval, Paul de Kock. C'est, dit-on, en lisant les bons auteurs que le style se forme, et c'est probablement ainsi que j'aurai appris à écrire.

J'étais d'abord très enthousiasmée d'Eugène Sue et aussi d'Alexandre Dumas.

Il n'y avait pas un seul journal qui ne publiât des ouvrages de ce dernier, pas un seul libraire qui n'eût de ses romans, pas une maison où l'on ne parlât de lui dans notre petite ville.

A mes yeux Alexandre Dumas était un être surnaturel, il planait au-dessus de notre monde, embrassant de son œil de poète, ciel et terre, et tout l'univers.

C'est alors que j'écrivis cette petite barque sur la mer, dont il a été question au mois d'octobre l'année dernière.

C'est aussi le petit orgueil qu'Alexandre Dumas ne veut pas me pardonner en me disant que je me trompe sur sa taille.

Il me dit que j'en fais un prince Colibri, quand il le voit comme le Géant du café Mulhouse.

Voici cette petite barque telle que je la lui ai envoyée il y a quinze mois avec quelques mots adressés à lui.

« 10 Août 1854.

» A Monsieur Alexandre Dumas.

» Monsieur,

» Je ne suis pas un Chateaubriand, mais je fais des châteaux brillants, pardonnez-moi ce mauvais jeu de mots.

» C'était à Vendôme, mon pays natal, près de ma fenêtre, au pied de mon clocher.

» A cette époque je voyais tout en rose.

» Or, voici ce que je rêvais, et ce que j'écrivis au mois d'octobre 1852.

» Mon intention est d'aller me fixer à Paris avec la résolution bien arrêtée d'écrire dans les grands journaux et de paraître à côté des grands auteurs.

» C'est de la témérité, sans doute, car, en effet : que sont mes ouvrages au milieu de ceux d'Eugène Sue, au milieu de ceux d'Alexandre Dumas, etc. C'est une étincelle échappée d'un foyer d'incendie, c'est un atôme sur un vaste océan.

» Cependant, il est des petites choses qui peuvent être aperçues parmi de grandes choses belles et sublimes.

» Je vais vous en donner un exemple :

» Voyez-vous, d'ici, sur une mer immense, une petite barque gracieuse et jolie, parée de gaze et de dentelle, pavoisée de fleurs et de diamants.

» L'œil d'un habile ouvrier trouverait, sans doute, quelques défauts dans sa structure, mais qu'il se garde d'y toucher, car il l'abîmerait.

» Cette petite barque, malgré ses défauts, semble avoir été construite par la main d'une fée.

» Elle est négligée dans sa parure comme une belle esclave Géorgienne arrachée brusquement à son pays barbare, emportée sur les flots pour aller embellir quelque sérail, et qui a bien assez pour plaire des dons que la nature lui a prodigués, sans qu'il lui soit besoin d'avoir recours à l'art pour l'embellir.

» Elle se meut sur ce vaste océan, et se balance coquettement sur les eaux.

» Elle est gracieuse dans sa marche; elle est poétique dans sa forme, dans sa structure.

» Elle aime les ondulations gracieuses de la mer ; elle écoute, avec bonheur, ces voix mélodieuses qui se perdent dans les flots ; elle admire, avec une naïveté charmante, toutes les beautés de cette immensité.

» Elle s'incline devant le grandiose, le beau, le sublime de cette mer imposante.

» Puis, elle s'élance, légère comme une jolie éphémère, sur les eaux.

» A la fois timide et audacieuse, elle tremble et frissonne à la moindre bourrasque, et pourtant elle se tient ferme ; elle résiste à l'orage, et reste debout au milieu de la tourmente.

» Elle se courbe craintive et frémit d'effroi sous la

nue qui se brise et vient fondre sur elle; elle entend ces voix gémissantes de la tempête qui semblent exprimer les douleurs, les passions d'un monde qu'elle ne connaît pas.

» Elle assiste à ce spectacle effrayant, mais sublime, mais imposant, d'une mer en furie.

» Poussée par une vague, ramenée par une autre, elle s'arrête étonnée et comme effrayée de tout ce désordre, de ces flots tumultueux qui s'agitent autour d'elle.

» Puis, oublieuse et frivole, elle reprend sa course, insoucieuse du péril, imprévoyante du danger.

» Elle glisse capricieusement comme une libellule, laissant miroiter ses émeraudes et ses rubis, dont les reflets chatoyants semblent caresser l'onde mugissante.

» On suit, d'un œil inquiet, ce frêle esquif si frais, si gracieux et si petit qu'il semble un atôme sur ce vaste océan.

» On tremble sur le sort de cette petite barquerolle que la vague menace d'engloutir, et qui vogue ainsi au hasard, courant et folâtrant sur la mer, trébuchant comme un enfant capricieux et mutin qui essaie ses premiers pas.

» Voyez comme la tempête la fait plier; elle se penche sur les flots. Oh ! grâce pour elle, elle va disparaître dans l'abîme.

» Elle s'attriste et pleure sans doute...

» Mais non ; ne la plaignez pas, elle rit au contraire, la

folle, la coquette! Ne voyez-vous pas qu'elle s'est penchée ainsi pour se mirer dans l'onde.

» Elle a profité du moment où quelques flocons d'écume, amoureux d'elle, galants et empressés à la servir, se sont éloigné quelques instants exprès pour satisfaire à son caprice et lui permettre de regarder son image.

» Elle se relève joyeuse et rayonnante, car elle s'est vüe et elle s'est trouvée belle et brillante!

» Ne tremblez pas pour elle, vous dis-je, car elle ne peut périr : par sa légèreté, par sa frêle et mignonne structure, elle se sauve d'elle-même.

» Elle résiste sans effort à l'orage, et restera sur les flots.

» Elle glisse mutine et coquette, jolie et brillante.

» Elle se hâte emportée sur l'écume de la mer, comme un lambeau de corail que le pêcheur attend au rivage!

» Elle se joue sur les flots qui menacent de l'engloutir.

» Elle badine avec le flocon d'écume qui bondit autour d'elle.

» Elle rit à la vague écumante qu'elle effleure de son bouquet!

» Elle vogue sans s'inquiéter du danger. — En effet, que craint-elle, la coquette, la despote? — Ne faut-il pas que tout ploie devant elle?...

» Voyez! le flot impétueux arrive sur elle, imposant, majestueux, sublime!

» Il bondit de fureur et va l'engloutir sans doute; mais non, ne craignez pas, car le flot l'a vue, et il est dompté.

» Il reste sous le charme de ses grâces et de sa gentillesse.

» Il ne peut se résoudre à briser cette barquerolle si vaporeuse, si délicate et si mignonne, qui caresse ses eaux.

» Il s'incline, lui aussi, devant cette petite enchanteresse, il s'incline devant les feux étincelants de ses diamants; puis il la prend, l'emporte et l'élève si haut, si haut, qu'elle semble, la poétique, la gracieuse, au sommet de cette montagne humide et brillante, toucher aux portes du ciel, entrer dans l'Olympe et sourire au dieu du Parnasse.

» Puis elle en redescend belle et glorieuse, couronnée de rose, parée de perles et de diamants.

» Et folle et légère, elle reprend sa course, et sans redouter aucun obstacle, sans se briser à aucun écueil, elle arrive ainsi au terme du voyage!

» P. S. Vous voudrez bien me pardonner mon petit orgueil, et mon petit château brillant sur la mer.

» Aujourd'hui je suis moins enthousiaste, j'ai lieu de savoir que tout n'est pas rose en littérature, je l'ai appris à l'école de la souffrance, je rencontre bien des obstacles.

« Mes ouvrages cependant ont plus d'importance que ceux que je fis à l'époque où j'écrivis ces quelques pages, parce qu'ils sont plus longs.

» J'ai fait plusieurs romans, entre autres, un en quatre volumes, qui est un drame, et j'espère bien en faire d'autres si vous voulez bien me prêter votre influence pour les placer.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération,

» Clémence BADÈRE. »

Voilà trois ans que j'ai écrit cette petite barque sur la mer ; mais en arrivant à Paris, il y a deux ans de cela, j'ai pu me convaincre que ces messieurs ne montaient point mes écrits aux nues. Loin de là, Louis Desnoyers, Paul Féval et quelques émissaires d'Alexandre Dumas, m'engagèrent beaucoup à les enfouir au fond de mes cartons et me recommandèrent expressément de ne les montrer à personne !

Sont-ils délicieux ces messieurs de la littérature !

Sont-ils aimables et consciencieux !

J'apprends en outre qu'Alexandre Dumas a des collaborateurs en masse, des apprentis littérateurs, des élèves romanciers.

J'apprends qu'il achète des idées et de l'esprit en détail, et qu'il les vend en gros à tant la ligne, et à gros gain !

N'est-ce pas une profanation de trafiquer à ce point sur le génie.

Pour moi, je ferai comme mon gentil poète Ronsard, mon cher compatriote, j'écrirai, mais je n'acheterai jamais les idées de personne. Je tâcherai de vendre mes ouvrages, et rien de plus.

Quant à mon affaire avec Alexandre Dumas, l'illustre romancier, dans ses causeries du mois d'octobre, n'a pas été parfaitement exact sur notre discussion littéraire.

Pour moi je dirai toute la vérité.

Je l'avais donc prié de mettre *le Camélia et le Volubilis* dans *le Mousquetaire.*

Quand je pensai qu'il pouvait l'avoir lu, j'allai le voir pour savoir ce qu'il en avait décidé.

Il commença par m'en faire des éloges, il le trouvait suave, gracieux, délicat; cette œuvre enfin lui semblait très attrayante.

Cependant il fallut critiquer.

Ne pouvant attaquer l'idée qu'il trouvait, disait-il, heureuse, il attaqua la pureté du style.

J'avoue que de ce côté, il pouvait y avoir à redire. Il y avait quelques fautes échappées à la plume.

D'ailleurs on a pu en juger, puisqu'il a été inséré au mois de novembre tel que je l'avais donné.

Cependant nous discutâmes très vivement à ce sujet.

D'arguments en arguments et s'appuyant sur la confiance que j'avais de son jugement, il voulut me faire entendre que je faisais des fautes de langue à toutes les phrases.

Comme il ne put me persuader de cela, alors il se fâcha, et finit par me dire que ma nouvelle était une chose puérile, et qu'elle avait besoin d'être retouchée.

— Elle n'a nullement besoin d'être retouchée, lui dis-je, pas même par une plume si habile qu'elle soit !

— Les idées n'ont pas une valeur suffisante, reprit-il.

Elles en ont autant qu'elles peuvent en avoir.

Je vous montrerai, du reste, des lettres qui prouvent que j'ai quelque mérite.

J'ai une lettre de *la Patrie* qui déclare que mes écrits ont une valeur suffisante quant aux idées, à la forme et au sujet.

J'en ai de M. Desnoyers, rédacteur en chef du *Siècle*, qui rendent justice au style.

On ne condamne pas un ouvrage pour quelques fautes, en supposant qu'il y en ait.

Mon récit est simple, et est à la portée de tout le monde.

Enfin, j'eus beau faire, M. Dumas, ayant à cœur de me prouver que *le Camélia et le Volubilis* n'avait pas une valeur suffisante, commença un petit discours dans lequel il embrouilla tellement les couleurs de son récit, que je ne vis plus la possibilité d'en démêler la nuance.

Avec tous ces beaux discours-là, je soupçonne fort qu'il cherchait à me couler.

J'avoue que je chancelai un instant sur la valeur de mes écrits.

Quel homme que ce monsieur Dumas !

Mais cela fut de courte durée. Forte de ma conscience, je passai à côté du piége et je soutins mon opinion.

— Je ne vous oblige point à prendre cette nouvelle, lui dis-je, mais je ne vous permets pas non plus de dire qu'elle est sans intérêt. Est-ce que vous ne voyez pas un petit drame dans l'histoire de ces deux fleurs ?

— Sans doute, mais vous ne travaillez pas assez ; vous mettez tout ce qui vous vient au bout de la plume.

Je l'interrompis.

— Pardon, je travaille, et votre reproche est un éloge, car vous semblez dire que tout ce que j'écris paraît venir sans effort au bout de ma plume, et quand les idées découlent de la plume sans qu'elles paraissent avoir été cherchées, c'est un mérite de plus qu'il faut accorder à l'auteur.

Mais lui, sans tenir compte de mon observation, reprit :

— Vous êtes une paresseuse, vous dis-je ; songez donc que j'en suis, moi, à mon neuf-centième volume...

— Neuf cents volumes !!!

J'inclinai la tête et aussi le corps comme si j'eusse été écrasée sous le nombre des volumes.

Ainsi, lecteurs, Alexandre Dumas avait fait, au mois d'octobre, huit cent quatre-vingt-dix-neuf volumes et demi !... Nous aurons bientôt le million. C'est le nombre de la population de Paris.

Un volume *Alexandre Dumas* pour chaque habitant ! c'est joli !

Quant à notre discussion sur ma Nouvelle, elle se termina ainsi :

Nous nous entretînmes sur le dénouement, et il me fit observer que je mettais en scène deux jeunes gens qui jouaient un rôle insignifiant.

C'était pour me chercher querelle, car les jeunes gens jouent un rôle convenable.

Frédéric étant dans la serre avec Ernest, brise le volubilis, c'est-à-dire une existence dans le monde des fleurs, sans penser au mal qu'il fait et tout en s'occupant de notre monde.

Il n'y avait point à retoucher.

Cependant, comme je rencontre tant d'obstacles, je ne voulus pas laisser échapper cette occasion d'être imprimée ; je cédai, pensant que si le changement qu'on ferait à mon ouvrage ne me plaisait pas, je serais libre de le reprendre.

Nous étions au samedi.

— Venez mardi, me dit M. Alexandre Dumas, je vous rendrai votre Nouvelle, et vous verrez le changement que j'y aurai fait. Je la ferai insérer sous votre vrai nom.

Car il faut vous dire que j'avais pris le pseudonyme D. Noé.

Le mardi, je ne manquai pas d'aller chez lui, mais il

ne voulut pas me recevoir. Le mercredi j'y retournai, il ne me reçut pas davantage.

Évidemment, j'étais menacée de quelque catastrophe. Assez inquiète, je courus au bureau du *Mousquetaire*, et là, en effet, j'appris que le premier chapitre de ma Nouvelle avait paru.

Je le lus et restai dans la consternation en voyant tout le changement qu'on y avait fait.

Il n'était pas signé de mon nom : il l'était bien un peu de mon pseudonyme, il est vrai. Il était signé H. Noé. Il en avait aussi, comme je l'ai dit, changé le titre.

C'est alors que je fis mes réclamations, et que je priai Alexandre Dumas de ne point toucher à ma Nouvelle, et de la faire insérer telle que je la lui avais donnée.

Mais je ne pus l'obtenir que par l'intervention de l'huissier. Elle parut le 15 et le 17 novembre 1854, sous le nom de D. Noé.

Le grand **Alexandre,** qui connaît tous les axiômes, devrait bien ne pas ignorer celui-là :

« Il faut rendre à César ce qui appartient à César. »

Voici encore un fait qui mérite d'être cité :

Dans son numéro du 31 octobre 1854, il dit, en parlant du *Camélia et du Volubilis :*

« Ce qui manquait, à mon avis, à cette bluette, dont l'intrigue se passait dans le monde des fleurs, c'était l'absence de corrélation avec le monde des hommes. »

En voilà une gasconnade ! c'est précisément cette corrélation des fleurs avec les hommes que l'on remar-

que dans *le Camélia et le Volubilis*, ainsi que dans *les Malheurs d'une Rose et la Mort d'un Papillon.*

—Dites donc, Monsieur Dumas, avec votre petit air de bonhomie, vous êtes pas mal sournois.

Par cette critique et en retouchant mon œuvrage, vous vouliez tout bonnement atténuer mon mérite, et le passer, par profits et pertes, sur votre grand-livre de la science.

On connaît vos ruses, mon beau poète, mais on ne s'y prend pas.

Avez-vous lu, lecteurs, *le Volubilis* du mois d'octobre, revu, corrigé, augmenté par M. Alexandre Dumas, et aussi rehaussé d'un magnifique préambule de lui.

Le trouvez-vous mieux que celui inséré par huissier, le 15 et le 17 novembre? Comparez. — Je vous laisse juge.

Mais, mon cher monsieur Dumas, quand un ouvrage est fini, bien fini, il est impossible d'y retoucher sans l'abîmer, et mes fleurs ainsi que mes romans sont de ces ouvrages-là !

Il faut, croyez-moi, vous corriger de cette manie de vouloir corriger les autres : c'est détestable !

Mon préambule à moi, c'est l'histoire d'une *Violette;* il est plus simple que le vôtre, c'est vrai, mais il sera compris de tous, de l'ouvrière comme de la grande dame, du savant comme de l'ignorant ; qu'on le publie, et l'on pourra juger.

— Vous ne connaissez pas le monde, me disait en-

core monsieur Dumas, le jour où j'eus l'honneur de causer avec lui; dans le monde, voyez-vous, ce sont les gros qui mangent les petits.

— Oh ! oh ! pensai-je, le roi de la littérature, le Jupiter de l'Olympe, va jeter un nuage sur mon étoile, au moment où elle se lève. Il tonne, l'orage se prépare.

Un instant, monseigneur Jupiter, aujourd'hui j'écarterai bien le nuage, je m'en sens la force, dites donc? Est-ce que je vous crains, moi !

Ah ! vous pouvez bien faire l'orage, allez! tonnez, tonnez, divin Jupiter, lancez les éclairs de votre prunelle ardente, de votre prunelle de poète, laissez tomber de votre plume l'idée brûlante et volcanique. Allumez-vous, mon cher Monsieur, brillez, flambez, mais pour Dieu n'éteignez pas les autres ; n'étouffez pas le génie, laissez-le libre.

Nous brillerons bien aussi, nous. Quant à moi, j'ai une dent contre vous, et je ferai tout pour vous faire pâlir. Vous croyez que je ne réussirai pas? — Oh ! que si fait, vous pâlissez déjà ?

Ce que nous voyons aujourd'hui dans les cabinets de lecture, c'est votre nom seulement, et non vos ouvrages : personne n'ignore cela.

Mon Dieu, laissez donc à l'auteur son mérite.

S'il n'est que médiocre, il passera inaperçu ; s'il est brillant, nous le remarquerons.

Si le vôtre est superbe, nous l'admirerons; mais montrez-nous le sans mélange.

Je ne savais pas qu'un auteur d'un talent au prix dont on taxe le vôtre dût avoir recours à des collaborateurs.

Dans mon âme et conscience, je crois que quand un auteur est brillant, il doit briller à lui seul, et sans l'aide de personne.

Pour moi, je ne pourrais jamais signer de mon nom seul une œuvre qui ne m'appartiendrait pas tout entière.

Non, monsieur Dumas, non, vous ne faites pas soixante volumes par an ; il n'y a pas d'imagination, si féconde qu'elle soit, qui puisse produire cela.

Vous vous croyez bien solide sur le piédestal où la coterie vous maintient bien plus que le public, car lorsque le public réfléchit que vous siguez de votre nom les ouvrages des autres, il se trouve un peu refroidi à votre égard.

Et vous pourriez bien choir de votre piédestal : on a vu des choses plus extraordinaires.

En attendant, vous ne m'empêcherez pas de dire toute ma pensée.

Je parle dans mon bon sens provincial, et non pas sous l'impression de l'enthousiasme parisien.

Sachez donc que je douterai moins du talent d'un auteur, qui n'aura fait que dix volumes dans son année, de celui même qui n'en aura fait que dix dans sa vie, pourvu que ces volumes aient du succès : que de celui qui en signera soixante par an quelque bons qu'ils soient.

Ne savons-nous pas bien, du reste, que c'est Paul Boccage qui a fait vos *Mohicans de Paris*.

Vous êtes un arrangeur, dit-on, mais vous ne serez jamais le mien, et mes écrits verront le jour quand même, et malgré votre petit despotisme.

Allons donc, est-ce que je vous fais l'effet d'un goujon, que vous essayez de me manger?

Vous croyez votre dent plus forte que la mienne ; mesurons-la, et nous verrons.

Avez-vous peur, que vous refusez de me rendre raison ?

Vous êtes très fort, Monsieur, quand votre adversaire ne se défend pas, mais du moment qu'il regimbe, vous devenez tout penaud et vous rentrez dans votre coquille.

Battons-nous à armes égales, on ne garrotte pas son adversaire pour se battre avec lui.

Tout homme consciencieux dira qu'il faut lui laisser la liberté de se défendre.

Vous, l'auteur de *la Conscience*, vous devez en avoir, *cher maître* (1), comme disent les étudiants dans leurs lettres.

Ah! parbleu, les étudiants ont eu là une fameuse idée de vous appeler *cher maître*.

Moi que vous ne voulez pas recevoir, et que vous faites chasser de chez vous, lors même que j'y vais

---

(1) Lettres adressées à M. Alexandre Dumas, et insérées dans *le Mousquetaire* à l'époque où fut jouée *la Conscience*.

faire de justes réclamations, moi enfin à qui vous ne faites point l'honneur de vous montrer, je ne vous vois plus alors qu'en imagination.

Et mon imagination, la folle qu'elle est, vous représente sous les traits d'un ravissant magister avec le superbe bonnet et les lunettes indispensables.

Et quand vous vous permettrez de dire que je ne sais pas écrire, vous m'obligerez à vous répondre que vous radotez comme lui.

Mais ne nous fâchons pas, mon beau monsieur Dumas, Dumas aux yeux d'azur.

Vous êtes tout de même bel homme, et toujours un soleil, quelque peu pâlissant; mais c'est égal, vous êtes encore charmant!

Votre plume est correcte, dit-on; la mienne sera plus satirique, plus mordante, cela fera compensation.

Ah! cher monsieur Dumas, illustre maître, vous croyiez me tenir sous votre férule. Il est vrai que vous y aviez bien un peu réussi; mais un beau jour que vous l'avez lâchée un instant, votre indocile écolière s'en est emparée; et en jouant avec, l'a jetée pardessus le murs de l'école : courez après, et surtout prenez vos lunettes pour la trouver plus promptement.

Vous savez, ces divines lunettes de Jupiter Magister, car vous devez bien certainement avoir vu ces lunettes-là.

Il me semble les voir sur le bout de votre joli nez, que j'ai un peu allongé.

Ah ! oui, un peu ! Dame ! aussi pourquoi voulez-vous m'éteindre ?

Allons, beau Jupiter, après l'orage le beau temps; nous verrons bien renaître le calme et la sérénité dans l'azur de vos beaux yeux.

Voyons ! que toute hostilité cesse ? — redevenez un doux et inoffensif oiseau ?

— Non !

— Hé bien ! alors, vautour contre vautour, je le veux bien.

Seulement je dois vous avertir d'une chose, c'est que mes serres seront plus fortes que les vôtres.

Tenez, vous êtes tour à tour poète et instituteur ?

— Comment instituteur ?

— Dame ! oui, puisque vous enseignez à faire des romans, comme si ces choses-là ne s'apprenaient pas seul.

Hé bien ! l'instituteur y a déjà perdu son latin, n'est-ce pas ?

Le poète y achevera aussi sa plume, vous le verrez; car elle est déjà pas mal aplatie sa plume, au poète ; il y renoncera, vous dis-je ?

Ah ! parbleu, mon cher Monsieur, vous avez bien fait de m'attaquer, vous avez eu là une idée charmante.

Et à ce propos, il n'y a pas que vous qui m'avez attaquée, il y a encore une dame voilée, où plutôt une lettre; mais passons là sous silence et disons seulement qu'Alexandre Dumas, dans son action de la faire insérer, nous montre bien du fiel, mais non de l'esprit.

Aujourd'hui si une amie d'Alexandre Dumas, une dame voilée ou non voilée, parlait de moi en des termes équivalents à ceux de cette lettre, je lui répondrais ces mots :

— Sommes-nous, Madame, deux abeilles dans la même ruche, qui voulons nous disputer la place, quant à la littérature du moins, car pour le reste vous m'êtes probablement supérieure, et je n'ai nulle prétention de rivaliser avec vous.

Mais la plume à la main, nous verrons qui de nous deux doit rester sur la place.

Toutefois faut-il qu'on me permette de sortir de mon enveloppe, car si vous attaquiez votre rivale dans sa prison de chrysalide, ce ne serait pas généreux.

Il faut bien que je prenne mon essor quelque beau jour, et que j'aille butiner pour recueillir à mon tour.

J'ai déjà présenté plusieurs romans, entre autres : *Une Mariée de seize ans*, *ou la Lettre mystérieuse*, *Dans les Taillis*, *Un Roman à deux*, *M. Legris*, que par parenthèse je dédie à M. Alexandre Dumas, *la Clef du Paradis*, etc., etc. ; et je ne trouve point à les placer, bien qu'ils plaisent.

Ces messieurs exagèrent mon mérite, et par cette raison, ils m'empêchent de mettre au jour mes romans ; il faut bien le dire, ils veulent étouffer mon inspiration.

Car j'aurais fait trois ou quatre volumes de plus.

On dit que mes ouvrages sur les fleurs sont de mignons romans à l'eau de rose.

Les articles que je ferai sur Alexandre Dumas seront beaucoup moins mignons ; ils ne seront point à l'eau de rose, ils seront à l'eau-régale.

Du reste, il faut cela pour mordre sur un **Alexandre.**

J'ai été vous demander votre protection, M. Dumas, vous avez toute influence sur les journaux, alors à bas les obstacles, ou sinon, je pique ; ça tombera sur vous dru comme balle dans une décharge de mousquets !

Il y a assez longtemps que je lutte, vous dis-je ; il y a assez longtemps que je souffre, cela ne peut plus marcher ainsi.

Pourquoi donc n'écrirais-je pas comme vous dans le *Siècle* et dans les autres grands journaux ?

Vous pouvez faire quelque chose de plus long, mais ferez-vous quelque chose de plus attrayant que : *la Lettre mystérieuse* ! —*Dans les Taillis*. Ferez-vous quelque chose de plus joli que : *la Clef du Paradis*, je vous en défie, vous et vos trente-six rayons. Vous auriez beau en darder soixante que je vous en défierais encore.

Car il ne s'agit plus aujourd'hui d'être modeste, je n'ai rien gagnée à l'être, il s'agit de défendre mes intérêts.

Ecoutez donc, mon beau seigneur de la littérature, si, lorsque vous êtes venu à Paris avec vos 1,200 francs d'appointement, on n'eût pas voulu imprimer vos écrits ni vous les payer, seriez-vous aujourd'hui ce que vous êtes ?

Car, bien que vous ayiez dit, dans vos causeries si

spirituelles du mois d'octobre, que c'est entraîné par votre cœur, et parce que j'en avais besoin, bien besoin, que vous avez accepté le *Camélia et le Volubilis*, il est certain cependant que vous ne m'en avez donné aucun prix, et que vous m'en avez fait, au contraire, coûter trente-cinq francs par huissier pour le faire insérer.

Hé, mon Dieu ! vous voudriez me dégoûter du métier, vous ne voulez pas que j'écrive, parce que cela vous contrarie et vous agace les nerfs.

Eh ! bien, j'écrirai pour le seul plaisir de vous contrarier et de vous agacer les nerfs.

Je me présente de nouveau au combat avec quelques blessures, il est vrai ; mais ces blessures, en m'irritant, m'ont animée d'un nouveau courage.

Allons, cher maître, prenez la plume et aussi vos lunettes ; reprenez même votre férule, je vous permets tout cela et je ne vous crains pas.

A moins toutefois que vous n'agissiez encore en sournois, c'est tout simple ; si, comme cela, vous avez l'air d'être tout seul, et que vous soyiez plusieurs contre moi, ce n'est pas ainsi que je l'entends !

Encore une fois, battons-nous à armes égales ; prenez la plume.

Oui, mais si, sous le prétexte qu'elle n'est pas assez fine ou par un reste d'habitude, vous allez frapper à la porte de votre ami et collaborateur lui emprunter de l'esprit, ou plutôt, en soleil, si vous allez chez un de vos rayons lui emprunter de l'éclat :

C'est encore de la triche !

Faites comme moi : ayez des idées à vous seul, et tâchez d'en avoir de bien gentilles.

J'ai bien des griefs contre Alexandre Dumas, et je me révolte à la fin.

Ah ! je veux le dompter, moi, ce beau lion de la littérature, et je prendrai la plume.

Et ce n'est pas une plume si puérile ni si mal avisée, non, Monsieur Dumas, non ; ce n'est point une plume d'oie, c'est une plume d'acier et bien acérée, et qui mordra sur le grand **Alexandre** à belles dents, je vous en réponds ?

Vous croyez peut-être qu'elle n'osera pas ?

Oh ! que si fait elle l'osera ; elle y mordra , vous dis-je, avec un appétit de tigresse et de panthère, sur le beau lion à tous crins, un peu gris ; mais c'est égal, la couleur n'y fait rien.

Vous êtes heureux en littérature, vous, mon beau Monsieur. Eh ! bien , pourquoi ne le serais-je pas comme vous, puisque mes écrits plaisent ?

Mais je suis loin d'être heureuse ; on me fait mille maux.

Ainsi, on a accepté une de mes nouvelles au *Pays* (*le Bouton d'or*) ; elle devait paraître pendant une interruption des *Mémoires d'un vieux Garçon*. Cet ouvrage est fini ; et au lieu de publier ma nouvelle , on en publie d'autres.

Et pourtant elle est très courte ; elle est d'un seul

feuilleton. Il faut avouer qu'on y met bien de la mauvaise volonté !

Mais quand je vais au bureau faire de justes réclamations, on envoie un sergent-de-ville pour m'en chasser. Quel est donc l'homme, quelle est donc la femme qui a souffert autant que moi en littérature ? Il n'y a personne !

Par amour-propre, je n'en parlais pas ; mais, après tout, il y a plus d'honneur pour moi à le dire qu'à le taire, car je suis plus grande dans mon malheur que ceux qui me l'infligent dans leur tyrannie odieuse.

On a également accepté au *Siècle* deux de mes romans, et on ne les fait pas insérer.

On m'en a déjà fait coûter, pour entrer dans les lettres, non seulement des peines, mais encore quelques sommes par huissier.

Je le répète, il faut que cela ait une fin.

Le ciel me protégera sans doute, et mes écrits verront le jour.

Sur ce, mon beau littérateur à volumes par centaines, mon beau **Soleil** à rayons par mille millions de douzaines, je retire mes griffes et vous présente mes hommages jusqu'au plaisir et à l'honneur de vous *regriffer*.

MES LETTRES

A

M. ALEXANDRE DUMAS.



Comme je tiens à ce que l'on sache que je n'ai rien à me reprocher vis-à-vis d'Alexandre Dumas, c'est pourquoi je mets à la fin de cette brochure quelques lettres que je lui ai adressées avant, pendant et après la révolution qui se fit dans son journal au mois d'octobre l'année dernière, et dont, au dire de M. Dumas, je fus la cause.

On verra que je n'ai rien négligé pour m'attirer sa bienveillance avant d'écrire l'article qu'on lit aujourd'hui, et que c'est en désespoir de cause que j'ai eu recours aux huissiers.

20 Octobre 1854.

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous donner ce titre, puisque vous-même vous avez eu la bonté de m'appeler chère Madame.

— Vous me trouverez toujours ici, m'avez-vous dit en me serrant cordialement la main, et en me montrant votre bureau au fond du jardin.

Voilà deux ou trois fois que je me présente, et l'on me dit que vous n'y êtes pas, bien plus, on m'empêche d'aller m'en assurer.

On m'a dit avant-hier que vous étiez au bureau du *Mousquetaire*, j'y ai été et je n'ai pu vous rencontrer.

Comment faut-il faire, cher Monsieur, pour vous voir? Si c'est un jeu, c'en est un bien cruel; faites, je vous prie, qu'il cesse.

Alexandre Dumas ne peut être injuste : plus on est grand, et plus les obligations qu'on s'impose doivent être rigoureusement observées. Vous devez tenir votre parole et remplir vos engagements : vous avez promis de me recevoir, recevez-moi, j'ai un grand désir de vous voir et de vous parler. Aujourd'hui, j'étais partie pour aller chez vous malgré le mauvais temps.

J'avais résolu de prendre une voiture, et c'est un grand sacrifice que je faisais, car la voiture me rend malade; mais les cochers de fiacre en avaient décidé autrement, il n'y en avait pas.

Demain, dans la matinée, quelque temps qu'il fasse, j'irai. Vous serez probablement chez vous jusqu'à une heure; veuillez, je vous prie, être assez bon pour me recevoir, et donner l'ordre qu'on me laisse aller jusqu'à vous, puisque c'est convenu ainsi.

Ne me faites pas faire inutilement une course pareille; j'ai déjà tant souffert, vous ne l'ignorez pas.

Je voudrais travailler, mais ce n'est pas encourageant : j'ai besoin d'argent, et mes écrits ne me rapportent rien, on ne veut pas les imprimer.

J'étouffe, puisqu'on ne permet pas à ma pensée de prendre son essor.

Vous, Monsieur, lorsque vous avez commencé, si personne ne vous eût aidé ni tendu la main; si aussi on eût cherché à étouffer votre inspiration en ne permettant pas que vos écrits fussent imprimés, vous n'eussiez

pas tant écrit de volumes, vous n'eussiez pas fait de si jolis romans, car le découragement se fût emparé de vous.

Bien que mon imagination soit loin d'être aussi féconde, cependant, voilà dix ans que j'écris; les écrits que j'ai montrés dans ce temps, bien qu'incorrects, annonçaient un avenir. C'était de la verve, de la satire, et je n'ai pas rencontré un ami : loin de là, j'ai toujours senti une main cruelle m'étreindre et enchaîner ma plume.

Pourquoi, je me le demande?

Quelques-uns m'ont dit que c'était parce que j'étais modeste, et qu'il fallait toujours savoir ce que l'on valait.

Il est vrai que j'écrivais sous l'anonyme et que je ne pensais pas à me faire imprimer.

Mais aujourd'hui, je suis sûre de moi, et je dis hautement que je puis être admise dans les lettres (1).

J'ai vu du reste sur votre visage que vous ne pourrez me refuser. Vous êtes bon et votre conscience ne serait pas tranquille, si vous n'accueilliez point favorablement ma demande.

Il y a assez longtemps que suis un souffre-douleurs, et puisque mes écrits ont du mérite, il est temps que je prenne place parmi vous.

C'est bien pénible de faire son éloge soi-même.

Mais il le faut bien, puisqu'on ne me rend pas justice. Tant qu'on n'imprimera pas mes écrits, je le ferai, et

---

(1) M. Dumas, quand il fit insérer cette lettre dans son journal, changea ces mots par ceux-ci : Et je dis hautement *je veux être admirée dans les lettres.*

pourtant je voudrais bien être délivrée de ce lourd fardeau.

Je souffre, moi, Monsieur, c'est en vain que je le dis.

Tenez, une comparaison de mes souffrances :

Si l'on vous eût, je suppose, enfermé, à l'âge de dix ans, dans une petite chambre étroite et basse, et que votre tête eût touché le plafond.

Si on vous eût ensuite laissé dix ans dans cette horrible captivité,

Oh ! comme vous auriez souffert, car votre corps n'aurait pu se développer ni acquérir les proportions naturelles. Eh ! bien, si on eût également éteint votre pensée, oh ! dites, Monsieur, seriez-vous aujourd'hui cet Alexandre Dumas, ce romancier célèbre, celui que l'on fête et que l'on aime, et duquel chacun tient à honneur de serrer la main ? Pardon, cher Monsieur, de vous entretenir de choses si tristes ; c'est que, voyez-vous, je souffre, encore une fois, et il faut absolument que j'arrive en littérature.

Après tout ce que j'ai eu à souffrir, sur dix mille femmes, il n'y a peut-être que moi qui eusse persisté, toutes y eussent renoncé.

Est-ce que ce n'est pas du courage et aussi de la vocation ?

Mais il faut que je termine ; le papier me manque. A demain, cher Monsieur, je vous parlerai de votre saphir qui m'a ébloui, c'est le mot ; j'espère que mon camélia et mon volubilis auront aussi quelque prix à vos yeux.

Je suis sûre que vous lisez les lettres qui vous sont adressées, par conséquent les miennes. Ces messieurs

du *Mousquetaire* ont perdu leur temps en voulant me persuader le contraire.

Je suis naïve, c'est vrai, mais pas à ce point. Je le suis, en ce que je ne comprends pas qu'on me veuille du mal, n'en ayant jamais fait à personne.

Veuillez, Monsieur, recevoir l'assurance de mon entier dévouement.

Clémence Badère.

C'est quelques jours après qu'il eut reçu cette lettre, qu'Alexandre Dumas accepta *le Camélia et le Volubilis* pour mettre dans son journal, et, comme je le dis dans ma réponse, il le retoucha contre ma volonté.

Le premier chapitre parut le 25 octobre, avec un préambule qui n'était nullement de moi.

Je me trouvais au bureau du *Mousquetaire* ; je lui écrivis immédiatement.

25 octobre 1854.

A Monsieur Alexandre Dumas.

Monsieur,

Je vous remercierais d'avoir fait insérer mon article, si cet article n'était point changé.

Vous supprimez des idées pour en mettre qui ne m'appartiennent pas.

Pardon, Monsieur, mais il faut que je vous le dise : vous détruisez tout ce qui donnait de l'attrait au récit.

Ainsi, dans *la bourrache*, vous avez supprimé tout ce qu'il y a de gracieux.

Dans *le Soleil*, vous avez également biffé quelque chose de très attrayant.

Car ce qui donnait beaucoup de piquant à cette Nou-

velle, c'est la grâce naïve, c'est la finesse de la pensée, c'est ce langage de la fleur qui n'est pas tout à fait celui de l'homme.

Mes fleurs, voyez-vous, Monsieur, c'est moi seule qui dois les retoucher; j'ai beaucoup de coquetterie pour elles; elles sont très coquettes aussi, et vous leur ôtez, je crois très sournoisement, ce petit défaut qui leur sied si bien.

Vous m'avez déjà pardonné mon petit orgueil, et vous voudrez bien faire insérer ma Nouvelle sans y rien changer.

S'il y a quelques incorrections échappées à la plume, le rédacteur se chargera de les faire disparaître, et j'aurai de cette manière tout l'honneur de mon ouvrage.

Ce qui est très essentiel, si je veux me faire une profession de ma littérature.

Vous comprenez très bien cela, Monsieur, et vous m'accorderez, je vous en supplie, ce que je demande.

Veuillez agréer, etc.

On me répondit au bureau qu'on allait remettre ma lettre à M. Dumas, qui était déjà averti. On ajouta qu'il avait même dit qu'il ferait aussi insérer mes lettres.

Je manifestai quelque mécontentement, car je ne les avais pas écrites pour être imprimées.

Je rentrai chez moi, mais j'étais loin d'être tranquille sur ma Nouvelle, car deux heures après j'écrivis cette autre lettre :

25 octobre 1851.

A Messieurs les Rédacteurs du Mousquetaire.

Messieurs,

Je ne vis pas, je ne puis tenir en place, je voudrais être au *Mousquetaire.*

Je le répète, j'exige que ma Nouvelle soit imprimée telle que je l'ai donnée.

Je suisen droit de réclamer, et veuillez, je vousprie, faire justice à ma réclamation.

Si pour cela on exige que cette lettre que j'ai écrite au bureau du *Mousquetaire* aujourd'hui soit insérée, j'y consens.

Le ciel m'aura protégée sans doute, je l'ai écrite en deux ou trois minutes, il n'y a peut-être pas de fautes comme je l'imagine, et ma foi à la grâce de Dieu.

J'aime mieux que l'on me reproche quelques légères incorrections, cependant je suis persuadée qu'il n'y en a pas dans ma Nouvelle.

Enfin quelle qu'elle soit, qu'on l'imprime, je vous en supplie telle qu'elle est, parce que je tiens avant tout que *le Camélia et le Volubilis* soient bien de moi.

Qu'on imprime s'il le faut toutes mes lettres, en guise de punition, je m'y soumets.

Agréez, Monsieur, etc.

On me promit cette fois au bureau de faire selon mon désir.

27 octobre 1851.

A Monsieur Alexandre Dumas.

Monsieur,

On m'a dit à votre bureau que vous alliez faire jus-

tice à ma réclamation, et faire insérer mon article tel que je vous l'ai donné. Merci, Monsieur, si vous le faites ; vous m'aurez soulagée d'un poids.

Vous avez trouvé cette Nouvelle fort à votre goût ; seulement, nous avons discuté et vous m'avez dit que le dénouement ne vous plaisait pas. Comme écrivain, vous avez un talent supérieur au mien ; mais j'aime mieux avoir moins de mérite et qu'il soit bien à moi. Il faut laisser à la femme sa pensée de femme. Du reste, en fait de critique, vous savez qu'on en fait sur tous les ouvrages. Celui-ci trouve un dénouement mauvais où tel autre le trouve charmant. J'ai entendu parler de certains romans, et voici ce qu'on en disait : Ce roman laisse à désirer.

Moi-même, je pourrais vous citer des dénouements qui me déplaisent à des romans qui me plaisent infiniment.

Maintenant, pour en revenir à mon article, le dénouement en est convenable. Vous avez parlé de retoucher les deux dernières pages ; je n'ai pas voulu vous contredire, quoique cela me contrariât beaucoup. Mais aujourd'hui, pardonnez ma témérité, je me rétracte, et vous supplie, Monsieur, de n'y point toucher. On le trouve très bien tel qu'il est ; demandez à quelques hommes de lettres qui l'ont lu. Permettez-moi de vous le dire, vous dénaturez avec beaucoup d'art mes idées ; c'est bien avec connaissance de cause que vous le faites, et c'est une grosse noirceur de votre part. Ainsi, Monsieur, dans ce premier chapitre, vous faites du lys un fat et un orgueilleux ; vous dites que toutes les fleurs méprisent la bourrache, que le volubilis rampe.

Dans un autre ouvrage, je fais, en effet, le lys le roi

du parterre; mais j'en fais un monarque bienveillant et non orgueilleux. Je lui laisse, au contraire, une noble dignité. Quant à la bourrache, je dis seulement qu'on la dédaigne, et qu'elle s'en venge avec ses petites pointes et ses noirceurs. Laissez, je vous prie, à ma bourrache toute sa malice et sa gentillesse; j'ignore si elle vous offusque, mais je n'ai point dit qu'elle offusquait le jardinier, non plus que le volubilis rampe; je dis, au contraire, qu'il grimpe timidement et gracieusement. Vous ôtez aussi du brillant au soleil et vous forcez les passions, quand, moi, je ne fais que les effleurer, comme l'aile du papillon effleure la plante. Il n'y a pas autant de douceur dans le récit.

Pardonnez-moi de vous le dire, vous êtes entré dans mon parterre très cavalièrement avec un sabre poli et brillant, je le veux bien, quand il eût fallu y entrer avec le pied furtif d'un amant de Flore et à la main une plume mignonne et soyeuse comme celle de ces charmants oiseaux dont je parle dans mon récit. C'est une espièglerie qu'en loyal adversaire vous voudrez bien réparer en livrant au public mon article sans y rien changer.

Vous mettez aussi en tête de mon ouvrage un préambule qui a beaucoup trop de mérite pour que je puisse me l'attribuer, je n'en ai point la prétention.

Permettez-moi encore quelques observations. Vous enlevez beaucoup de réflexions morales et puis vous poussez trop loin la métaphore. Ainsi, vous donnez des bras, des yeux, des oreilles, un visage, une poitrine aux fleurs; il est vrai que c'est bien amené, que cela ne choque en rien le lecteur; mais, moi, je l'avais évité avec soin, sans que non plus je paraisse l'avoir évité.

Je ne suis pas posée en littérature, et, certes, si *le Volubilis* n'était pas mon ouvrage, je ne me permettrais pas de faire la critique sur ce que vous y avez ajouté ou du changement que vous y avez fait. Mais en y retouchant, vous m'en avez donné le droit, parce que chacun doit être libre de ses idées.

Sortie du peuple, je défends mon semblable quand il est injustement attaqué ; mais je n'ai point d'opinion politique. Dans les personnes qui me connaissent et qui ont lu d'abord mes fleurs, ensuite mes romans, les uns ont voulu me voir légitimiste, les autres républicaine. Mais je ne suis ni l'une ni l'autre. Je rends justice aux bons, à ceux enfin qui ont un cœur noble et grand, et je rends également honneur et gloire à ceux qui ajoutent à toutes ces qualités l'éducation et le talent. C'est la seule opinion que je montre.

Maintenant, pour en revenir au *Volubilis*, j'ai peut-être tort de ne pas me trouver heureuse que vous ayiez bien voulu mêler votre littérature avec la mienne. Eh bien ! non. J'en suis honorée, sans doute, mais non contente. Que voulez-vous, je tiens beaucoup à mes ouvrages. Vous savez que les auteurs aiment toujours leurs œuvres. De voir ainsi mon petit ouvrage coupé, taillé par votre plume, cela m'a donné un coup affreux. Je ne puis mieux le comparer qu'à celui d'une mère qui, sous ses yeux, verrait couper et disséquer son enfant par un anatomiste ; cette mère ne pourrait voir un tel spectacle sans souffrir, quand bien même on lui promettrait pour cet enfant la gloire après sa dissection, après sa mort, car cet ouvrage mourrait pour moi puisque je le reconnais à peine.

Lorsque je me suis présentée chez vous la première

fois, vous m'avez reçue avec bienveillance, parce que je pense que vous avez su reconnaître le peu de mérite que je possède ; vous m'avez même fait quelques observations, en me disant que je ne travaillais pas.

Je n'ai encore fait que dix ou douze volumes, c'est vrai; mais, comme je vous l'ai dit, je ne suis pas encouragée, je suis en quelque sorte garrottée, puisqu'on ne me permet pas d'être imprimée; si, depuis longtemps que j'écris, on m'eût encouragée, j'en aurais fait davantage.

Mettez deux coureurs sur une route, attachez au pied de l'un un boulet de 25, et laissez l'autre libre. Faites-les partir ensemble, le premier aura fait trente pas quand l'autre aura déjà fait une lieue. Il en est ainsi de toutes choses : il faut la liberté pour arriver à son but.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Clémence Badère.

Malgré mes lettres, malgré la promesse qu'on m'en avait faite, on ne fit point justice à ma réclamation.

Loin de là, le lendemain 28, jusqu'au 2 et 3 novembre, il m'attaqua dans son journal, et il fit insérer mes trois premières lettres, en changeant quelques mots avec malveillance. Je fis contre mauvaise fortune bon cœur, et je lui écrivis ces mots:

2 novembre 1854.

Monsieur,

Vous m'avez attaquée dans votre journal, en me disant que je ne savais pas faire une phrase française; vous avez parlé contre votre pensée, car vous savez bien

qu'il n'y a dans mes écrits que quelques fautes échappées à la plume.

Vous dites aussi que j'ai regardé mon orgueil à travers le gros bout de la lorgnette, je vous répondrai que vous regardez mes fautes à travers le microscope.

Cependant, puisque vous m'avez attaquée, c'est que probablement vous me croyez capable de vous répondre, sans cela vous ne l'eussiez point fait.

Croyez, Monsieur, que je vous réponds dans des termes convenables, et il est impossible que vous m'empêchiez de me défendre. Je m'adresse à vous comme à un loyal adversaire, si vous aviez un bon cœur, vous ne me laisseriez point dans cette fausse position.

On sait très bien, du reste, que si ma littérature n'eût rien valu, vous l'eussiez passée sous silence.

Toutefois, pour que vos attaques ne me nuisent point, il faut que j'y réponde et que je me justifie.

J'ai droit de répondre dans votre journal; j'ai beaucoup travaillé ces jours-ci, j'ai fait une réponse, et je vous prie, Monsieur, de me faire savoir si vous voulez bien l'insérer.

En tout cas, vous voudrez bien, comme je vous en ai prié, cesser l'insertion du *Volubilis*, que vous avez retouché, et le publier tel que je vous l'ai donné.

Veuillez m'être favorable plutôt que de m'être hostile, et je vous en aurai une bien vive reconnaissance.

Agréez, Monsieur, etc.

M. Dumas ne me répondit point ; il ne tint point compte de mes observations ; au contraire, je reçus le lendemain, 3 novembre, des injures dans son journal.

Voici la lettre que je lui écrivis à ce sujet :

3 novembre 1854.

Monsieur,

Je lis dans votre journal d'aujourd'hui une lettre signée : *Une Amie vraie*. Rien ne vous forçait à l'insérer. Vous m'obligerez, de cette manière, à croire qu'elle est de vous.

On parle de moi d'une manière bien défavorable. Si mes écrits ne valaient rien, ils ne vous offusqueraient pas tant, et vous ne les critiqueriez pas avec tant de malveillance.

Vous savez très bien que je ne suis point une folle entichée de mon mérite; on pourrait croire, au contraire, que j'ai un mérite réel, puisqu'on en est jaloux au point de me dire des injures.

Quant aux autres sentiments qu'on exprime, je nè sache pas, Monsieur, que je me sois attirée de pareilles humiliations.

On me porte tant de haine, que l'on voudrait même m'enlever jusqu'à la considération qui m'est due.

On voudrait enfin tout atténuer en moi ; non seulement mon mérite, mais on me dit encore les choses les plus blessantes.

C'est mal, Monsieur; pourquoi tant de haine? qu'ai-je fait pour qu'on m'en veuille ainsi ?

Si c'eût été de la bienveillance de votre part de retoucher ma Nouvelle, vous me l'eussiez montrée avant que de la faire imprimer, puisque c'était convenu ainsi. Non seulement vous ne me la montrez pas, mais encore vous ne m'envoyez pas le journal.

Tous les jours, je vous prie de cesser l'insertion de cette Nouvelle ; on me le promet au bureau, et vous n'en faites rien.

Encore une fois, rendez-moi mon manuscrit, ou veuillez le faire insérer tel qu'il est.

Sera-ce en vain que je ferai appel à vos bons sentiments? pourquoi me seriez-vous hostile? Je voudrais, moi, qu'il me fût possible de vous être favorable en quelque chose, je le ferais de tout mon cœur; ne voulez-vous point me le rendre?..

La lettre dit que vous m'attachez au pilori du ridicule. Oh! non, j'aime mieux voir les choses du bon côté. Quand Alexandre Dumas veut bien s'occuper de quelqu'un dans son journal, c'est que ce quelqu'un a du mérite, et le mérite n'attire point sur soi le ridicule.

Vous me mettez, au contraire, au jour; mais, comme je vous l'ai dit hier, il faut que je réponde à vos attaques; car je me trouve dans une fausse position, et cela peut me nuire.

Mais on vous dit bon, Monsieur, et je suis persuadée que vous ne me serez point hostile plus longtemps.

Ne m'obligez point à avoir recours à l'huissier, je vous en supplie; avouez-vous vaincu, et faites insérer mon article tel que je vous l'ai donné.

Je vais vous envoyer ma réponse (1) à vos attaques; elle ne peut vous blesser, elle est écrite en termes très doux; veuillez la faire insérer.

Agréez, Monsieur, etc.

M. Dumas ne fit rien insérer, et il continua dans son journal de parler de moi d'une manière défavorable, et moi je continuai de lui écrire.

---

(1) C'était une autre réponse que celle qu'on lit aujourd'hui.

6 novembre 1854.

Monsieur ,

Mes écrits doivent être insérés et m'être payés. Pourquoi y met-on tant de malveillance , et pourquoi parlez-vous de moi, dans votre journal, toujours de manière à me nuire?

Alexandre Dumas peut-il bien sérieusement être hostile à une femme, par ce seul motif qu'elle a quelque mérite ?

On abuse de ce titre de femme, et on est plus impertinent et plus brutal avec moi que si j'étais un homme ; car on sait que je ne puis demander compte des insultes que l'on me fait.

J'ai pourtant bien droit de réclamer mon manuscrit qu'on n'imprime pas tel que je l'ai donné, et quand je vais à votre bureau, on me jette lâchement à la porte.

Mon cœur déborde d'amertume, et malgré cela je n'ai pour vous que des paroles conciliantes, car je voudrais que vous fussiez un ami; je n'ai rien fait qui puisse m'attirer votre haine, si ce n'est de vous avoir présenté des écrits qui vous ont plu.

Cependant, on ne veut les recevoir ni dans les petits journaux, ni dans les grands, et je ne puis faire imprimer à mes frais.

Je croyais qu'il suffisait d'avoir du talent pour parvenir en littérature, mais on m'a dit qu'il fallait aussi être protégée ; veuillez alors, Monsieur, m'aider de votre influence; il vous en coûtera si peu, et vous me rendrez si heureuse !

Vous qui êtes auteur, si vous saviez ce que l'on souffre d'être ainsi resserrée dans ses limites, de ne pou-

voir donner liberté à sa pensée ! C'est plus que si on vous ôtait la vie.

J'ai bien des idées, bien de l'inspiration, mais ma main découragée laisse retomber ma plume.

Je puis dans mes écrits dépeindre la douleur, car je la connais.

Vous, l'auteur de *Monte-Cristo*, montrez-vous bienveillant ; soyez une Providence pour moi.

Quand on a de si beaux sentiments sous sa plume, on doit en avoir aussi dans le cœur.

On m'a déjà tant persécutée, on m'a tant fait souffrir ! Sauvez-moi de cette vie de tourments ; cela vous est si facile.

Veuillez me protéger pour m'aider à faire ce premier pas si difficile en littérature ; je vous le demande avec des sentiments honnêtes, et vous ne voudrez point me refuser.

Depuis dix-huit mois que je lutte, si vous pouviez comprendre toutes mes angoisses, si vous saviez ce que l'on souffre de cette vie d'incertitude, vous vous rendriez à mes sollicitations.

Mais je ne vous invoquerai pas en vain ; je vous en prie, répondez-moi que vous voulez bien recevoir de moi quelques articles, et parlez en ma faveur dans quelques administrations de journaux.

Agréez, Monsieur, etc.

M. Dumas ne me répondit point; il ne voulut rien recevoir de moi, et ne fit point insérer *le Camélia et le Volubilis* tel que je le lui avais donné.

Je fus obligée de lui faire faire sommation par huis-

sier. Cette Nouvelle parut, comme je l'ai dit plus haut, le 15 et le 17 novembre, avec bon nombre de mots en lettres italiques pour simuler des fautes.

De ce côté, il était encore répréhensible; mais j'étais contente que ma Nouvelle fût insérée, et je ne lui en fis aucun reproche.

Notre grand littérateur aime les éloges, et, en novembre 1854, on lui en fit beaucoup dans son *Mousquetaire* ; il en mérite du reste, si c'est réellement lui l'auteur de *Monte-Cristo* et de tant d'autres chefs-d'œuvre.

Il y eut une petite pièce de vers de M. Caillet, intitulée *le Poète*, et adressée à M. Alexandre Dumas. Ces vers sont beaux et bien sentis, ils dépeignent bien le poète, et c'est à cause de cela, je crois, qu'ils eurent le pouvoir de m'enthousiasmer beaucoup.

J'écrivis à ce sujet cette lettre à M. Dumas :

Monsieur,

Vous me faites toujours la guerre, mais au moins soyez un loyal ennemi, s'il faut enfin que nous soyons ennemis.

Cependant, comme je ne suis jamais l'ennemie du talent, c'est pourquoi je vous adresse ces mots.

Je lis les vers de M. Caillet, et les relis sans cesse; ils sont admirables. Il est des choses qu'on n'écrit qu'une fois dans sa vie, et ces vers sont de celles-là ; il y a tout : l'harmonie, l'idée brûlante et volcanique. Le poète qui les a conçus se dépeint lui-même dans son ouvrage ; sa pensée était sur le bord de ses lèvres, et

sa pensée a découlé de sa plume, harmonieuse et sans effort. Et si ce n'était cet hiatus, peu sensible, du reste, qui se trouve au commencement, je serais presque tentée de dire que personne ne pourrait faire mieux.

Honneur au poète qui les a faits! honneur aussi au poète qui les a inspirés !

Ils s'adressent bien justement à l'auteur de *Monte-Cristo*, à l'auteur de cet ouvrage à l'idée grande et sublime.

En effet, le front du poète ne s'est-il pas embrasé au feu de sa pensée dans le délire si bien exprimé de ce *Dantès* au cœur de feu, et dont la jeunesse s'éteint dans une horrible captivité, de ce jeune homme enfin se soumettant par force à subir un châtiment non mérité.

M. Caillet dépeint bien le poète dans le feu de son inspiration, dans l'exaltation de son génie.

Si j'étais Alexandre Dumas et que je fusse chanté par des accents si purs et si puissants, je pleurerais, non pas de joie, peut-être d'orgueil, mais à coup sûr d'admiration. Eh ! non encore, je ne pourrais dire pourquoi je pleurerais.

Ces vers seraient, pour moi , comme quelque chose qui viendrait d'en haut, et il me semble que je n'aurais plus dans le cœur que de nobles sentiments; je voudrais que la création entière fût heureuse.

Voici les idées que m'ont inspirées les vers de M. Caillet le jour où je les ai lus ; c'est de l'enthousiasme, je l'avoue.

Et vous , Monsieur , auquel ils s'adressent, vous devriez bien être bon, et ne pas me déchirer continuellement, comme vous le faites, dans votre journal.

Agréez, Monsieur, l'assurance, etc.

M. Alexandre Dumas continua d'être mon ennemi.

Voilà donc un an que je suis sous le coup de la diffamation d'Alexandre Dumas ! un an que j'ai la patience d'un ange, puisqu'on ne me permet pas de me défendre, de me justifier !

Il est un vieux proverbe qui dit : « Plus on est bon, plus le loup vous mange. » J'ai lieu de savoir que le proverbe n'est pas faux. M. Dumas n'est pas un loyal adversaire.

J'ai abandonné, pendant quelque temps, l'idée de le poursuivre et de répondre à ses attaques ; je me suis présentée de nouveau dans les administrations, mais j'y fus reçue plus mal que jamais.

Cependant, voilà deux ou trois mois, on me montra, au bureau du *Pays*, une lettre signée d'un abonné, et adressée à messieurs les rédacteurs, qui fait l'éloge des *Malheurs d'une Rose*, et qui demande des feuilletons de moi.

Dans une revue anecdotique des lettres et des arts, on en fait aussi des éloges.

Voilà un an, je reçus de M. de Girardin, rédacteur en chef de *la Presse*, des vers à la louange du *Camélia et du Volubilis.*

Le Voleur, Cabinet de lecture, parle aussi de ces deux Nouvelles d'une manière favorable.

Il me semble que l'on devrait bien recevoir mes écrits dans les journaux.

Je ne suis point jalouse de ceux qui ont plus de talent que moi ; au contraire, j'aime à leur rendre justice.

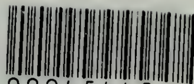
Je n'attaquerai jamais personne, et si M. Dumas ne m'eût pas attaquée, si même, après l'avoir fait, il eût voulu réparer le mal et m'être favorable, je n'aurais probablement pas écrit **le Soleil Alexandre Dumas**. Aujourd'hui qu'il est fait, je ne changerai point de volonté, et il sera lu. Il y a, du reste, six mois qu'il est écrit. M. Dumas n'ayant pas voulu insérer mon premier article, je l'ai laissé.

Jamais je n'attaque la première, et quand on m'attaque je réfléchis avant de répondre ; je cherche à m'attirer la bienveillance de mon ennemi, je lui démontre ses torts et tâche de lui faire changer de sentiments.

S'il continue à me nuire, alors je réponds ; mais je ne réponds jamais qu'avec raison ; et ma plume porte toujours, car moi je ne mens pas, je dis la vérité.

C'est pourquoi, je le répète, on lira **le Soleil Alexandre Dumas**.

FIN.


a39003 002454451b

